
LE "CAPITAL" DE MARX

paul boccara

Cette étude sur le « Capital » reproduit — à l'exception de quelques brèves annotations datées de 1968 — deux conférences prononcées à l'Université Nouvelle, en janvier 1966, dans le cadre d'un cours général sur l'histoire de la pensée scientifique.

Devant l'œuvre monumentale de Marx, l'auteur déclare vouloir : « donner une idée d'ensemble du Capital, une idée qui ne soit pas trop partielle, pas trop confuse et qui ne trahisse pas trop l'œuvre étudiée ».

Le plan didactique, particulièrement apparent, de l'exposé et son caractère systématique permettent d'en faire une introduction générale à la théorie économique marxiste et même à l'étude personnelle du Capital.

Malgré la simplification de sa présentation sur laquelle il a tenu à insister, l'auteur n'a pas voulu éluder certains problèmes théoriques, philosophiques ou économiques, qui se posent actuellement.

Il a, par ailleurs, choisi de mettre davantage l'accent sur certains aspects de l'œuvre inachevée de Marx — comme la théorie de la suraccumulation —, aspects qui prennent un relief particulier avec l'analyse du capitalisme monopoliste d'Etat, mais qui contribuent aussi à mieux révéler l'unité conceptuelle de l'ouvrage et son effet stimulant sur les recherches contemporaines.

Le 1^{er} janvier 1866, Karl Marx commençait à recopier et à mettre au net le brouillon du livre premier du « **Capital** », dont les livres II et III ne seront publiés qu'après sa mort.

Devant un monument d'une telle richesse, qui est l'œuvre inachevée de toute une vie de recherches minutieuses, il n'est pas raisonnable de tenter une analyse systématique en deux brèves conférences.

Le but de ces deux cours est plutôt de donner une idée d'ensemble du « **Capital** », une idée qui ne soit pas trop partielle, pas trop confuse et qui ne trahisse pas trop l'œuvre étudiée. Mon analyse sera forcément grossière. Mais, pour trahir Marx le moins possible, je me référerai à de nombreux textes précis.

On sait bien que Marx, dans le « **Capital** », analyse l'économie du capitalisme, mais comment le fait-il ? Nous pouvons diviser ce « comment » en quatre questions.

1^{re} question : Quel est le but que poursuit Marx dans le « **Capital** » ? Comment celui-ci s'insère-t-il dans la pensée de Marx ?

2^e question : Quelle est l'analyse centrale du « **Capital** » ? Peut-on avoir un fil conducteur pour son étude ?

3^e question : Ce capitalisme qu'analyse le « **Capital** » comment l'inscrit-il dans l'histoire du développement des sociétés ?

4^e question : Comment le « **Capital** » éclaire-t-il l'évolution économique du capitalisme rendant nécessaire le socialisme ?

C'est surtout aux deux premières questions que répondra notre **première partie**, la **deuxième partie** étant plus spécialement consacrée aux deux dernières questions.

Première partie :

L'OBJET DU « CAPITAL » ET LA FORME ESSENTIELLE DU CAPITALISME.

I. — LA PLACE DU CAPITAL DANS L'ŒUVRE DE MARX.

1. Le rôle des recherches économiques dans la pensée de Marx.

De la philosophie au « Capital ».

Dès 1844, dans l'« **Introduction à la Critique de la Philosophie du Droit** », de Hegel, Marx donnait comme but à ses recherches théoriques d'éclairer les luttes politiques du prolétariat pour l'émancipation sociale, luttes qui émergent, dans ces années 1840, sur le devant de la scène sociale. Pour la philosophie idéaliste de Hegel, l'évolution sociale est l'histoire des diverses phases nécessaires du développement de l'esprit humain. La critique sociale allemande issue de Hegel n'a pas quitté le terrain de la philosophie, selon l'expression de Marx dans « **L'Idéologie allemande** ». Ainsi, pour les jeunes hégéliens, les idées « passent pour les chaînes réelles des hommes ». C'est contre ces idées qu'il faut se battre. La lutte pour l'athéisme devient la lutte décisive. Même chez Feuerbach, qui fait faire un pas en avant décisif à cette critique en affirmant le point de vue matérialiste et en mettant l'homme naturel, concret, et les rapports entre hommes au centre de la société, cet homme est finalement réduit à une catégorie abstraite, éloigné des rapports sociaux pratiques et des luttes politiques réelles. La solution des problèmes humains est l'amour. Mais, comme le dira Engels, « le pas que Feuerbach ne fit point ne pouvait manquer d'être fait. Le culte de l'homme abstrait devait nécessairement être remplacé par la science des hommes réels et de leur développement historique ». (Ludwig Feuerbach, in « **Etudes Philosophiques** », p. 42.) Critiquant la philosophie hégélienne et post-

hégélienne, à la lumière des luttes prolétariennes de son temps, des travaux des historiens français de la révolution de 1789-1794, des socialistes utopiques et de l'économie politique classique, Marx découvre qu'à la racine de la politique se trouvent les luttes sociales et que l'explication de la société et de ses luttes se trouve dans l'économie. Il écrit en 1859, dans la préface de la « **Contribution à la Critique de l'Economie Politique** » : « Le premier travail que j'entrepris pour résoudre les doutes qui m'assaillaient fut une révision critique de la philosophie du droit de Hegel, dont l'introduction parut en 1844. Mes recherches aboutirent à ce résultat que les rapports juridiques — ainsi que les formes de l'Etat — ne peuvent être compris ni par eux-mêmes ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humain, mais qu'ils prennent au contraire leur racine dans les conditions d'existence matérielles... dans la « société civile », et que l'anatomie de la société civile doit être cherchée à son tour dans l'économie politique. » (« **Contribution...** », p. 4.)

De l'économie politique classique au « Capital ».

L'économie politique, à l'étude minutieuse de laquelle Marx va s'attacher dès 1844, est déjà scientifique. Elle a notamment été marquée par les découvertes de l'Ecole dite Classique, française et anglaise surtout, qui étend ses recherches de la dernière partie du XVII^e siècle au début du XIX^e siècle. Avec les physiocrates français, puis les classiques anglais, elle a découvert et démontré des lois nécessaires qui règlent l'échange et la répartition des produits ou plus exactement des marchandises, lois qui s'imposent aux hommes comme résultats globaux contraignants, de leurs activités individuelles ayant en vue leurs intérêts personnels. Selon l'économie politique classique, l'échange est réglé par la valeur d'échange des marchandises, laquelle commande leur prix et qui est déterminée par la quantité de travail nécessaire à la production de la marchandise. Si 1 kg de A s'échange contre 2 kg de B, c'est que 1 kg de A coûte en moyenne (tout compris) deux fois plus de travail que 1 kg de B. La répartition des marchandises entre les hommes, entre les classes sociales, propriétaires fonciers, capitalistes, ouvriers, etc., est également commandée par des lois nécessaires qui s'imposent aux hommes et déterminent les catégories de la rente, de l'intérêt, du profit et du salaire. Par exemple, de Turgot à Ricardo, on démontre que le salaire est déterminé par la quantité de subsistance nécessaire à la vie de l'ouvrier dans des conditions sociales données. Cependant, l'économie politique était prisonnière de la société bourgeoise, elle avait un caractère de classe apologétique. A partir de découvertes justes plus ou moins correctement élaborées, d'ailleurs, elle établit des principes qui vont être contestés.

Les lois économiques sont nécessaires, elles s'imposent aux hommes naturellement, elles sont donc, dit l'économie politique classique, conformes à la nature humaine. L'économie classique rendant compte du fonctionnement nécessaire de l'économie (qu'elle n'appelle pas capitaliste) légitime ainsi les

inégalités sociales existantes, et notamment l'opposition criante de la distribution de la richesse entre ouvriers et bourgeois, par des lois d'un caractère aussi immuable que celui que l'on attribue alors aux lois de l'astronomie, la science reine de l'époque. Ces lois assignent à chaque classe sa place nécessaire à l'équilibre harmonieux de l'économie sociale. Il est vain de vouloir se rebeller contre elles ; cela n'entraîne que gaspillage et souffrances inutiles. Par exemple, si le salaire s'élevait au-dessus de la quantité de subsistances nécessaires à l'ouvrier cela entraînerait, selon Malthus et Ricardo, un accroissement de la population ouvrière tel que la concurrence qui en résulterait entre ouvriers abaisserait le salaire en dessous même du niveau de subsistance, provoquant de grandes souffrances et une réduction naturelle de la population ouvrière.

Ces lois et ces catégories économiques sont éternelles. Il y a eu certes dans le passé des institutions plus ou moins artificielles qui gênaient le libre jeu des lois économiques naturelles. Désormais peuvent enfin régner les institutions normales et conformes à l'intérêt des hommes, qu'il s'agisse de la propriété privée, des moyens de production ou de la liberté de vendre son travail sur le marché. Pour être juste, il y a une étude de l'évolution chez Ricardo mais elle se place tout entière à l'intérieur du système bourgeois.

Chez Sismondi, cependant, l'économie politique commence à découvrir ses contradictions internes, révélées par l'opposition entre prolétaires et capitalistes, les maux périodiques des crises de surproduction, etc. Sismondi met à nu les maux et la relativité historique du capitalisme. Mais proposer un autre système lui paraît au-dessus de ses forces. Sa critique, souvent unilatérale, se réfère aussi aux mœurs patriarcales de l'économie domestique du passé, souvent celle du petit paysan et de l'artisan.

Des socialistes utopiques au « Capital ».

Les écoles socialistes de la première moitié du XIX^e siècle seront plus audacieuses. Ces écoles, principalement françaises et héritières de la pensée révolutionnaire française, partant notamment de l'idée de l'insuffisance de la Révolution de 1789, soulignent le caractère contre-nature et historique, transitoire, des institutions économiques capitalistes. Elles s'attachent à montrer les contradictions internes du système et la possibilité pratique d'une organisation sociale nouvelle plus rationnelle et plus juste. Les saint-simoniens dénoncent les oppositions de classe, travailleurs et possédants, disent-ils, comme jadis nobles et bourgeois, ou seigneurs et serfs, et ce qu'ils appellent « l'exploitation de l'homme par l'homme ». Les socialistes dénoncent l'injustice de la propriété privée des richesses sociales résultant du travail de toute la société, développant ainsi la tradition rousseauiste et babouviste de la Révolution jusqu'à Proudhon, qui dira en 1840 : « La propriété c'est le vol. » Ils dénoncent les absurdités et les contradictions de ce système économique

soi-disant conforme à la nature humaine et à l'intérêt de tous mais caractérisé par la folie des désastreuses crises de surproduction entraînant le chômage. Avec les crises, dans la civilisation, comme dit Fourier, la pauvreté naît de l'abondance même.

Cependant, alors que l'économie politique classique démontre par l'observation et le raisonnement scientifique le caractère nécessaire de certaines lois économiques, les doctrines socialistes ont, selon l'expression de Marx, un caractère utopique.

Certes leurs critiques, fondées sur une observation aiguë de la réalité économique et sociale, met à nu son caractère objectivement contradictoire, les antagonismes négligés ou légitimés par l'économie classique, et leur racine : la propriété privée des moyens de production. Il est vrai que les socialistes se situent chronologiquement après l'économie politique classique et que les contradictions capitalistes ont eu le temps de progresser. Mais les socialistes utopiques négligent à leur tour la nécessité historique de ces contradictions, le déterminisme relatif des lois économiques. Ils mêlent constamment à l'observation réaliste l'indignation et le raisonnement moral ; ils imaginent des sociétés justes, forgées parfois par leur fantaisie jusque dans leurs moindres détails. Comme disent Marx et Engels dans le « **Manifeste du Parti Communiste** », « à l'activité sociale ils substituent leur propre ingéniosité, aux conditions historiques de l'émancipation, des conditions fantaisistes... Pour eux, l'avenir du monde se résout dans la propagande et la mise en pratique de leurs plans de société » (« **Manifeste** », p. 44). Ces projets, bien que contenant des observations très précieuses, ignorent souvent les contraintes objectives de l'évolution technique, économique et sociale. Soit qu'ils restent prisonniers des institutions bourgeoises elles-mêmes, qu'ils maintiennent en fait dans leur fond économique tout en prétendant les expurger de leurs contradictions sociales et les faire servir à leurs fins humanistes, soit qu'ils fassent confiance à la conversion morale des classes dirigeantes auxquelles ils s'adressent de préférence, repoussant alors l'action révolutionnaire, pour leur faire comprendre que leur système est le meilleur système humain.

De la conception matérialiste de l'Histoire au « Capital ».

Marx et Engels, qui élaborent ensemble leur conception matérialiste et dialectique de l'Histoire, tout en étant en contact étroit avec les luttes prolétariennes et les véritables organisations révolutionnaires, Marx et Engels sont bien armés, précisément par leur critique de la philosophie allemande, pour dépasser l'opposition des économistes et des socialistes, celle de la nécessité conservatrice et de la critique utopique, ainsi que les contradictions internes de l'économie politique (1). De même c'est l'étude de cette opposition entre économistes et socialistes et les dépassements de leurs contradictions internes qui leur permet de dépasser les contradictions de la philosophie allemande elle-même. La conception dialectique et matérialiste de l'Histoire que Marx et Engels esquissent dès 1845 dans l'« **Idéo-**

Voir, notamment, leur dépassement de l'opposition des vieux hégéliens : des jeunes hégéliens.

logie allemande », leur permet d'intégrer les deux dimensions objectives de la société capitaliste sur lesquelles attirait l'attention de façon contradictoire les économistes et les socialistes : le déterminisme social d'une part, et la liberté humaine de l'autre, l'harmonie nécessaire du fonctionnement économique et les contradictions de son mouvement, les lois économiques formelles et les rapports concrets entre les hommes, la permanence des formes économiques et leur relativité historique.

Selon la conception matérialiste et dialectique de l'Histoire, les lois économiques nécessaires commandant, par exemple, l'échange et la répartition des produits sont conditionnées par la production elle-même et par les rapports sociaux entre hommes qui découlent des conditions de la production. Ces rapports sociaux économiques sont transitoires, historiques. Ils dépendent en effet du niveau changeant atteint par les forces productives matérielles de la société, techniques de production, de circulation, etc. Ces rapports sociaux sont donc mis en cause indirectement par les luttes des hommes pour améliorer leur vie, luttes faisant progresser la domination humaine de la nature, par le développement des techniques et des sciences modifiant les forces productives. Aussi les luttes historiques, sociales et politiques des hommes pour améliorer leurs conditions économiques peuvent modifier, directement cette fois, ces rapports sociaux dans le cadre des possibilités nouvelles ouvertes par le niveau technique et de civilisation atteint. Le changement des rapports sociaux entraîne de nouvelles conditions du fonctionnement économique et donc de nouvelles lois nécessaires, de nouvelles formes économiques.

Dans la préface de 1859 de la « **Contribution à la Critique de l'Economie Politique** », que j'ai citée tout au début, Marx continue ainsi : « Le résultat général auquel j'arrivai, et qui une fois acquis servit de fil conducteur à mes études, peut brièvement se formuler ainsi : dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constituent la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est, inversement, leur être social qui détermine leur conscience. A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mûes jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base écono-

mique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. » (« **Contribution...** », p. 4) (1).

Ainsi les luttes sociales et politiques, tout particulièrement la lutte du prolétariat pour la démocratie politique et économique, pour le socialisme, s'appuient sur les nouvelles nécessités économiques devenues possibles pour les réaliser. Découvrir les lois économiques nécessaires du mouvement de la société permet d'agir de la façon la plus efficace pour transformer cette société. La lutte politique, sociale, idéologique conditionnée par les conflits économiques entre forces productives et rapports de production réagit à son tour sur eux. Marx poursuit, dans la préface de 1859 : « Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel — qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse — des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui-même, on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi ; il faut au contraire expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les rapports de production. »

On comprend que dans la préface du livre premier du « **Capital** » Marx puisse écrire : « Le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne. » (Le « **Capital** », livre I, tome I, p. 19.)

2. *La place du « Capital » dans les recherches économiques de Marx.*

La première tentative : La contribution à la critique.

Critiquant l'économie politique classique à partir de 1844, dans le manuscrit « **Economie Politique et Philosophie** », grâce notamment à la catégorie du travail aliéné, Marx, qui bénéficie de l'aide d'Engels, s'efforce de reconstruire une science économique pleinement objective, c'est-à-dire historique, relative et donc révolutionnaire. Dépassant les résultats scientifiques de l'économie politique en les confrontant avec l'histoire sociale de son temps et aussi avec les formes économiques et sociales, historiques, antérieures au capitalisme, il ne se laisse pas prendre au piège des lois éternelles. Il s'attache, au contraire, à découvrir les lois originales particulières, relatives et changeantes de l'économie capitaliste, conditionnées par des rapports sociaux surgis à un moment déterminé de l'Histoire. Ces rapports sont sans cesse en cours de transformation jusqu'à leur disparition et leur remplacement par d'autres rapports.

Après plusieurs années d'étude minutieuse, surtout au **British Museum**, la grande bibliothèque de Londres, Marx écrit à Engels, le 2 avril 1851, environ huit années après le manuscrit

1. La conception générale de ce passage est déjà exprimée par un des derniers grands économistes classiques, R. Jones, dans un texte cité par Marx dans ses « **Théories de la Plus-Value** » et qui a visiblement inspiré celui de Marx. « **Le Capital** » de Marx va développer et raffiner considérablement cette conception générale matérialiste de l'Histoire, en distinguant, notamment, ses stades à l'intérieur du mode de production.

« **Economie politique et Philosophie** », de 1844 : « Je suis si avancé que dans cinq semaines... c'est chez moi que je rédigerai l'économie politique. » C'est alors que commence à prendre corps le premier ouvrage de science économique de Marx, qui sera la « **Contribution à la Critique de l'Economie Politique** », dont nous avons cité la préface du premier volume, ouvrage qui ne paraîtra qu'en 1859, huit années plus tard.

En 1857, dans son projet d'introduction à cet ouvrage, projet qui ne sera pas publié de son vivant, Marx énonce la méthode scientifique qu'a découverte l'économie politique. Partant de la réalité économique concrète d'un pays donné, l'économie politique a par abstractions successives dégagé, selon Marx, les concepts les plus généraux, puis elle a commencé le chemin à rebours à partir des principes généraux comme la valeur, le travail, etc., pour reconstruire conceptuellement le réel jusqu'à arriver à l'explication des réalités les plus concrètes. C'est ce travail que Marx semble avoir l'intention de reprendre, depuis les principes abstraits, et de mener jusqu'au bout pour la réalité économique bourgeoise dans sa totalité. Il donne alors un plan détaillé de son ouvrage, qu'il résumera plus tard dans sa lettre à Lassalle, de février 1858, prévoyant six livres. Il reprendra encore ce plan annonçant les six livres dans la préface publiée en 1859 en tête du premier volume de la « **Contribution à la Critique de l'Economie Politique** ». Cette préface commence ainsi : « J'examine le système de l'économie bourgeoise dans l'ordre suivant : capital, propriété foncière, travail salarié, Etat, commerce extérieur, marché mondial. » Ce sont les six livres de la lettre à Lassalle. Et plus loin il ajoute : « La première section du livre premier qui traite du **Capital** se compose des chapitres suivants : 1° la marchandise, 2° la monnaie, 3° le capital en général. Les deux premiers chapitres forment le contenu du présent volume. » (« **Préface** », p. 3.)

Ainsi, en 1859, pour le théoricien et le dirigeant révolutionnaire déjà prestigieux qu'est Marx, onze ans après le « Manifeste du Parti Communiste », quinze ans après les premières recherches économiques de Marx, le premier grand ouvrage sur l'économie politique capitaliste qu'il publie n'étudie pas le capital et comprend deux chapitres : 1° la marchandise, 2° la monnaie. **Avis aux impatientes et exemple de la scrupuleuse probité scientifique de Marx !** La suite de cet ouvrage ne sera jamais publiée ; cependant un manuscrit lui correspondant sous forme de brouillon partiel a été écrit par Marx de 1861 à 1863, sous le même titre de « **Contribution à la Critique de l'Economie Politique** ».

Le plan du « Capital ».

Dès décembre 1862, en effet, apparaît dans une lettre de Marx à Kugelmann l'idée de ce qui sera le « **Capital** ». Il s'agit alors seulement d'éditer la suite de la « **Contribution à la Critique de l'Economie Politique** », dont le premier fascicule a paru en un volume en 1859. Ce volume comprend, nous l'avons dit, deux chapitres de la première section du livre premier intitulée « **Le**

Capital ». Le nouveau volume sera consacré au troisième chapitre : « Le Capital en général ».

C'est, dit Marx dans sa lettre, « la suite du fascicule 1, mais l'ouvrage paraîtra séparément sous le titre « **Le Capital** » et « **Contribution à la Critique de l'Economie Politique** » ne figurera qu'en sous-titre. En fait, l'ouvrage n'englobe que ce qui devait constituer le troisième chapitre de la première partie. Le volume contient ce que les Anglais appellent : « The Principles of Political Economy » (Les principes de l'économie politique). C'est la quintessence, et le développement de ce qui va suivre pourrait facilement être réalisé par d'autres, sur la base de ce qui est déjà écrit ».

Ce troisième chapitre de la première section du premier des six livres de la « **Contribution à la Critique de l'Economie Politique** » est l'esquisse, déjà très avancée, de ce qui sera tout « **Le Capital** » et non seulement du livre premier comme on le prétend encore dans les notes de l'édition des « **Lettres** » de Marx sur « **Le Capital** ». Entre autres preuves, citons une lettre de 1858, où Marx divise précisément ce troisième chapitre, « Le Capital en général », en trois parties : processus de production du capital, ce qui correspond au livre premier actuel (1) ; processus de circulation du capital, ce qui correspond au livre 2 ; unité des deux ou capital et profits, intérêts, ce qui correspond à l'essentiel du livre 3.

Certains peuvent penser que ces précisions érudites n'ont pas une grande importance pour avoir une juste idée d'ensemble du **Capital**. Mais songez que longtemps, sous l'influence du dogmatisme, on a tendu à croire que « **Le Capital** » contenait toute la théorie du capitalisme, au moins pour l'époque de Marx. Alors qu'au contraire Marx, en décidant d'écrire « **Le Capital** », veut élaborer une œuvre volontairement relative et à dépasser. Cependant n'exagérons pas, ce « Capital en général », qui contient déjà la quintessence de la théorie du capitalisme, va voir son contenu enrichi avant de devenir l'ouvrage que nous connaissons avec des emprunts importants faits aux autres parties sans doute et notamment aux livres 2 et 3 de la « **Contribution** » prévus sur la propriété foncière et sur le travail salarié. Mais même pour la propriété foncière et le travail salarié, qui seront traités abondamment dans « **Le Capital** », ils ne le seront que dans la mesure où ils servent à comprendre « **Le Capital en général** » lui-même. Quant au contenu des trois autres livres, il restera en dehors du plan du « **Capital** » et notamment celui du livre sur l'Etat et les classes improductives : ces questions si importantes de nos jours.

En 1865 et 1866, on voit apparaître le plan définitif de ce qui sera « **Le Capital** » avec les trois premiers livres théoriques actuels (dont Marx dit en 1865 qu'il ne lui reste plus que trois chapitres à écrire) et le quatrième consacré à l'histoire des doctrines et aux sources. Les manuscrits de Marx correspondant à ce quatrième livre ne seront jamais publiés comme une partie du « **Capital** », mais seront édités de façon autonome par

Au début duquel Marx
cira les chapitres
archandise » et « mon-
3 ».

Kautsky et publiés en français, dans une traduction critiquable, sous le titre d'« Histoire des doctrines économiques ». Ils seront réédités plus récemment sous le titre de « Théorie de la Plus-Value ». Mais nous attendons toujours leur édition scientifique en français.

Le livre premier du « **Capital** » sera publié en 1867. Le titre général de l'ouvrage est « **Le Capital** » et le sous-titre « Critique de l'Economie politique » et non plus « Contribution à la Critique » pour bien marquer qu'il s'agit d'un tout autre ouvrage et non de la suite du premier volume paru de la « Contribution à la Critique de l'Economie politique ». Mais avant de revenir sur les différents livres de l'ouvrage, envisageons de plus près la question de la réduction du dessein primitif de la « Contribution de la Critique de l'Economie politique », lequel envisageait en six livres tous les problèmes économiques du capitalisme, à un seul livre ou plus précisément à ce qui constitue l'essence du capitalisme : « **Le Capital** » lui-même.

II. — LE CAPITAL, FORME ECONOMIQUE CENTRALE DU CAPITALISME.

1. *La dialectique matérialiste du « Capital ».*

Avant de présenter l'essence du capitalisme, la forme « capital » elle-même, disons quelques mots sur la dialectique matérialiste de l'ouvrage « **Le Capital** », c'est-à-dire sur la conception qui a permis précisément de dégager cette essence de la réalité concrète.

Au-delà du chaos des phénomènes concrets et enchevêtrés de la réalité, la science s'efforce de considérer les formes typiques auxquelles peuvent se ramener les différentes formes apparentes, d'élaborer les concepts et les principes essentiels permettant d'établir les lois expliquant le mouvement phénoménal lui-même, jusqu'à en prévoir le déroulement. Cette distinction entre « principes » et réalités concrètes se dégage progressivement dans l'économie politique classique, et si encore, par exemple chez Adam Smith, les principes émergent un peu confusément de l'apparence phénoménale, c'est aux « principes », selon le titre de son ouvrage principal, que veut se consacrer Ricardo. Cette distinction que fait toute science s'exprime par la conception des rapports entre phénomènes et essence de la dialectique matérialiste. Elle est incomparablement plus dialectique que matérialiste, dans « **Le Capital** », que chez les classiques. Elle n'a pas d'ailleurs exactement le même contenu économique chez Marx que chez Ricardo, par exemple.

C'est précisément l'aspect phénoménal que Marx met, en tant que tel, en dehors du plan du « **Capital** », contrairement à celui de la « **Contribution à la Critique de l'Economie politique** ». Ce que Marx analyse dans « **Le Capital** » ce ne sont pas les phénomènes économiques concrets, mais l'essence profonde. « Nous

n'avons à étudier ici », écrit-il, « que l'organisation interne du mode capitaliste de production, en quelque sorte dans sa moyenne idéale » (Livre III, tome 3, p. 208). Pour reprendre les exemples déjà cités par Lénine, dans « **Une fois encore à propos de la réalisation** », la théorie du capital suppose que l'ouvrier reçoive la pleine valeur de sa force de travail. Cela, c'est la moyenne idéale du capitalisme mais nullement la réalité concrète. La théorie de la rente suppose, de la même façon, que la population agricole s'est tout entière divisée en propriétaires fonciers, capitalistes et ouvriers salariés. La théorie de la réalisation suppose la répartition proportionnelle de la production, etc. On peut donner un autre exemple : le capitaliste individuel du livre premier du « **Capital** », ce n'est pas l'individu concret de la réalité phénoménale mais un type moyen abstrait. C'est la réduction du capital à son essence, à sa forme même, dépouillée de toute les interférences de la vie concrète avec d'autres formes.

Cette analyse conceptuelle très abstraite, qui, dans son apparence à elle, a l'air de déduire les idées les unes des autres, est, en vérité, profondément matérialiste. Elle est fondée sur une immense documentation sur l'histoire du capitalisme et sur la pratique économique vivante. L'abstraction permet de disséquer en éléments la réalité concrète. Marx souligne : « - L'analyse des formes économiques ne peut s'aider du microscope ou des réactifs fournis par la chimie, l'abstraction est la seule force qui puisse lui servir d'instrument. » Certes, ces éléments de la réalité économique ainsi disséqués restent tout brûlants de vie dans « **Le Capital** », comme par exemple dans les passages sur les luttes des ouvriers anglais pour la réduction de la journée de travail, ou encore ceux sur l'exploitation des enfants au XIX^e siècle. Marx utilise avec la plus grande audace la logique dialectique, l'instrument de l'abstraction, l'analyse idéale, même purement mathématique. Mais ce n'est pas de façon arbitraire. Les hypothèses simplificatrices ne visent qu'à isoler des parties du mouvement réel, une fois ces parties découvertes comme parties autonomes, et non à charcuter arbitrairement la réalité. L'abstraction sert d'instrument pour explorer la réalité. Une fois les parties découvertes comme telles, leur mouvement isolé, reproduit abstraitement par la pensée, est vérifié pas à pas sur le mouvement historique réel.

Les instruments de l'abstraction qui permettent de pénétrer dans les profondeurs de la réalité économique objective, Marx les trouve déjà partiellement élaborés par l'économie politique classique avec ses catégories. Ce sont des concepts, des idées, mais qui s'efforcent de réfléchir la réalité en mouvement et que Marx modifie d'après l'expérience de leur application à cette réalité historique qu'il veut réfléchir plus correctement. C'est l'élimination des erreurs et des zigzags de la recherche elle-même dans l'exposé des résultats qui peut faire croire à un simple enchaînement de concepts. Marx précise : « A l'investigation de faire la matière sienne dans tous ses détails, d'analyser les diverses formes de développement et de découvrir leur lien in-

time. Une fois cette tâche accomplie, mais seulement alors, le mouvement réel peut être exposé dans son ensemble. Si l'on y réussit de sorte que la vie de la matière se réfléchisse dans sa reproduction idéale, ce mirage peut faire croire à une construction à priori. » « Ma méthode dialectique », poursuit-il, « non seulement diffère par la base de la méthode hégélienne, mais elle en est même l'exact opposé. Pour Hegel, le mouvement de la pensée qu'il personnifie sous le nom de l'idée est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'idée. Pour moi au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel transporté et transposé dans le cerveau de l'homme. » (Préface de la 2^e édition allemande du Livre I^{er} du « **Capital** », Livre I, tome 1, p. 29.)

Ainsi la logique suit pas à pas le mouvement historique réel. C'est là la clé principale de la méthode du « **Capital** ». Engels écrivait déjà dans son article de 1859 sur la « **Contribution à la Critique de l'Economie politique** » : « C'est donc le mode logique de traiter la critique de l'économie qui était seul de mise. Mais celui-ci n'est en fait que le mode historique dépouillé seulement de la forme historique et des hasards perturbateurs. »

Marx montre dans « **Le Capital** » comment les formes économiques, avec le développement de la contradiction de leur contenu dans la pratique, donne naissance à d'autres formes qui les nient. Ces formes nouvelles sont reliées matériellement ou conceptuellement aux formes anciennes, car elles sont la solution relative de la contradiction des formes anciennes dont elles permettent un nouveau développement. Nous verrons, dans un instant, avec le développement de la forme marchandise en forme monnaie, une illustration de ce mouvement dialectique. C'est ce mouvement sur lequel Hegel insistait quand il soulignait l'éternelle succession des formes, l'éternel reniement de la forme engendrée par un certain contenu ou une certaine tendance au fur et à mesure du progrès de cette tendance ou du développement supérieur de ce contenu.

La dialectique de Marx, contrairement à celle de Hegel, est intégralement matérialiste et rationnelle. Marx poursuit dans le texte cité plus haut sur sa méthode : « Sous son aspect mystique, la dialectique devint une mode en Allemagne, parce qu'elle semblait glorifier les choses existantes. Sous son aspect rationnel, elle est un scandale et une abomination pour les classes dirigeantes et leurs idéologues doctrinaires, parce que dans la conception positive des choses existantes elle inclut du même coup l'intelligence de leur négation totale, de leur destruction nécessaire ; parce que, saisissant le mouvement même, dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui imposer ; parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire. » (Livre I, tome 1, p. 29.) Et déjà en 1847, dans « **Misère de la Philosophie** », critiquant le philosophe de l'économie Proudhon, il avait écrit : « Ainsi ces idées, ces catégories, sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des produits historiques et transitoires, il

y a un mouvement continu d'accroissement dans les forces productives, de destruction dans les rapports sociaux, de formation dans les idées ; il n'y a d'immuable que l'abstraction du mouvement — mors immortalis — (la mort immortelle) » (ouvrage cité p. 88). La négation existe déjà, dans l'essence même des choses et rend compte ainsi de leur mouvement. Marx montre, en effet, que derrière la contradiction du phénomène il y a une contradiction **essentielle** plus profonde. Un exemple célèbre d'analyse dialectique interne d'une forme économique est celui de l'analyse de la marchandise qui ouvre le livre premier du « **Capital** ». C'est à partir de cette analyse de la marchandise que nous allons caractériser la forme économique centrale du capitalisme qu'est le capital.

2. *Marchandise, monnaie, capital, plus-value.*

Marchandise.

L'analyse marxiste de la marchandise, que Marx compare à la minutieuse analyse microbiologique, est extrêmement délicate. Elle a été et est encore souvent très mal comprise des économistes qui se réclament du marxisme et surtout par les économistes non marxistes qui la confondent la plupart du temps, à tort, avec la théorie de Ricardo. Je vais la rappeler très brièvement tout en essayant de ne pas trahir la pensée de Marx.

La marchandise est, pour ainsi dire, et pour continuer la comparaison microbiologique, comme la forme cellulaire fondamentale de l'économie capitaliste, où le produit prend la forme de la marchandise. Le premier livre du « **Capital** » commence en ces termes :

« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une « immense accumulation de marchandises ». L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches. » (Livre I, tome 1, p. 91.)

Marx distingue d'abord deux formes phénoménales ou apparentes de la marchandise : 1° sa forme naturelle : la marchandise est un objet extérieur, une chose qui a un certain nombre de propriétés ; 2° sa forme-valeur : la marchandise a une valeur d'échange, c'est-à-dire qu'elle peut s'échanger dans certains rapports quantitatifs avec d'autres marchandises.

Derrière ces formes phénoménales, Marx distingue la contradiction essentielle interne de la marchandise entre valeur d'usage et valeur. La marchandise est valeur d'usage, car elle a une utilité, elle répond à des besoins humains, sociaux. Ainsi les propriétés physiques de la marchandises correspondent à sa valeur d'usage. La marchandise est d'autre part valeur, c'est-à-dire qu'elle est le produit d'une certaine quantité de travail moyen, qui est socialement nécessaire à sa production. Ce

travail humain abstrait est la substance de la valeur de la marchandise, la quantité de ce travail mesure sa valeur. Cette valeur détermine le rapport quantitatif de la valeur d'échange.

La valeur d'échange de la marchandise résulte en effet de la contradiction entre valeur et valeur d'usage. La valeur d'échange donne le rapport d'échange entre deux valeurs d'usage différentes d'après la valeur qu'elles contiennent. La forme-valeur ou valeur d'échange est fondée sur un rapport entre deux marchandises ; on aperçoit sa différence avec la valeur qui est constituée par la quantité de travail moyen socialement nécessaire à la production d'une marchandise. Chez les classiques, y compris Ricardo, on tend à confondre valeur et valeur d'échange, ce qui entraîne de nombreuses difficultés et l'impossibilité de comprendre de nombreuses questions. Il est vrai qu'à l'Université, quand on parle de la théorie marxiste des marchandises, que l'on appelle d'ailleurs à tort théorie marxiste de la valeur ou de la valeur-travail, on confond aussi les deux concepts.

Vous pouvez comprendre maintenant ces textes du « Capital » qui, au premier abord, paraissent obscurs. « La marchandise est valeur d'usage ou objet d'utilité et valeur. Elle se présente pour ce qu'elle est, chose double dès que sa valeur possède une forme phénoménale propre distincte de sa forme naturelle, celle de valeur d'échange. » Ou encore : « La forme-valeur simple d'une marchandise est donc la simple forme d'apparition des contrastes qu'elle recèle, c'est-à-dire de la valeur d'usage et de la valeur. » (Livre I, tome 1, pp. 74-75.)

Derrière cette forme économique qu'est la marchandise se trouvent les rapports sociaux entre hommes producteurs de ces marchandises, entre hommes propriétaires indépendants des marchandises produites, alors que la conception fétichiste vulgaire de la marchandise donne à des choses des propriétés sociales. Le travail producteur de marchandises a lui aussi un double caractère : 1° travail utile, producteur de valeur d'usage avec son processus technologique, etc. ; 2° travail abstrait, producteur de valeur, comme dépense de force de travail humain moyenne.

Monnaie.

Seule l'analyse dialectique de la marchandise permet de comprendre pleinement la forme monnaie. Les classiques ont sans cesse buté sur les difficultés de la monnaie. Et l'économie non marxiste n'a pas fini d'éprouver des difficultés avec cette forme. Essentiellement, la monnaie est une marchandise dont la valeur d'usage, l'utilité, réside dans la valeur même qu'elle représente. C'est de la valeur d'échange qui a trouvé un corps matériel particulier. Elle apparaît avec le développement historique de l'échange dans la pratique, avec le développement des échanges qui se multiplient. Quand la production des marchandises devient régulière, on a besoin d'une marchandise qui serve d'équivalent général pour faciliter la comparaison. On a besoin aussi

d'un moyen terme pour pouvoir vendre une marchandise, mettons du blé à un producteur de fer qui en a besoin, alors que le producteur de blé n'a pas besoin de fer. Le troc des marchandises est dans ce cas impossible. La monnaie, au contraire, permet l'échange de fer contre monnaie avec celui qui a besoin de fer, puis de monnaie contre blé. Avec le développement de la pratique des échanges et de la production marchande, la contradiction interne de la marchandise entre valeur et valeur d'usage s'aggrave et a besoin d'être dépassée. A quoi sert de produire pour vendre et non pour consommer le produit, ce qui est le propre de la production marchande, si l'échange est limité par la nécessité de trouver en face la valeur d'usage convenable ? La solution de cette contradiction est la monnaie, qui assez vite est représentée par les métaux précieux : or et argent. Mais la contradiction résolue est aussi développée avec par exemple la possibilité de crise que recèle déjà la circulation monétaire sur laquelle nous reviendrons dans le prochain cours.

Marx précise : « Le développement historique de l'échange imprime de plus en plus aux produits du travail le caractère de marchandise et développe en même temps l'opposition que recèle leur nature, celle de valeur d'usage et de valeur. Le besoin même du commerce force à donner un corps à cette antithèse, tend à faire naître une forme valeur palpable et ne laisse plus ni repos ni trêve jusqu'à ce que cette forme soit enfin atteinte par le dédoublement de la marchandise en marchandise et argent. » (Livre I, tome I, p. 97.)

Capital.

L'analyse de la marchandise et de la monnaie va nous permettre de comprendre le capital lui-même, forme économique centrale du capitalisme. Elle va nous permettre de déceler dans cette forme économique qu'est le capital ses contradictions internes et de voir quels rapports de production entre hommes elle recouvre. Le capital, dans sa forme la plus abstraite, est une valeur qui rapporte une valeur additionnelle. Sismondi disait déjà : « **Capital... valeur permanente, multipliante.** » Et, plus concrètement, Adam Smith : « **Toute partie de ses fonds qu'un homme emploie comme capital, il s'attend toujours qu'elle lui rentrera avec un profit.** »

On retrouve dans la conception marxiste de cette forme la contradiction entre valeur d'usage et valeur, comme d'ailleurs dans toutes les formes marchandes. Ainsi dans l'unité du capital, au capital monétaire, le capital-argent, dans lequel se matérialise la forme valeur du capital, s'oppose le capital-marchandise, les produits, les moyens physiques de production, la force de travail, où se matérialise la forme valeur d'usage ou la forme naturelle du capital.

La circulation marchande simple a pour but final une autre valeur d'usage : sa formule est $M-A-M'$, c'est-à-dire marchandise, argent, autre marchandise. La circulation capitaliste a pour but

la valeur, la plus-value ; sa formule est A-M-A', argent, marchandise, argent augmenté d'une plus-value. En ce qui concerne le capital productif proprement dit, celle formule devient :

$$\begin{array}{c} M P \\ A M \text{ — } P M' \text{ — } A' \\ T \end{array}$$

c'est-à-dire argent, marchandise, force de travail et moyens de production, production, marchandise produite, argent augmenté d'une plus-value. C'est ce mouvement qui définit la forme qu'est le capital (1).

La dialectique marxiste dépasse ici les définitions unilatérales que l'on rencontrait dans l'économie politique classique. Le capital est argent, disaient les uns, le capital est marchandise répondaient les autres. Ou encore le capital est recherche du profit, le capital est recherche d'un produit accru. Elle critique la tendance « fétichiste » de l'économie classique qui voit dans de simples choses des moyens de production, le capital, alors que celui-ci est une forme économique, sociale. Après Marx, chez les économistes non marxistes, des discussions interminables vont reprendre sur cette question. Le capital est moyen physique de production, dit Böhm-Bawerk. Le capital est pouvoir d'achat répond Schumpeter. Si l'on tend de nos jours, dans certains cas, à dépasser les points de vue unilatéraux, en général l'économie académique n'arrive pas à abandonner la conception fétichiste du capital qui assimile au capital les conditions physiques de production, accordant des pouvoirs sociaux à de simples objets matériels.

On voit, chez François Perroux, par exemple, pourquoi l'économie académique n'arrive pas, malgré tous ses efforts, à se débarrasser de cette conception fétichiste (2). C'est parce qu'elle ne veut pas reconnaître que le capitalisme est dans son essence même un mode de production transitoire. Aussi elle tend à assimiler le capital aux moyens ou plus largement aux conditions matérielles de production pour assimiler l'essence du capitalisme à celle de la production en général. Mais les moyens de production d'un paysan indépendant, par exemple, produisant en économie fermée pour ses propres besoins, ne sont pas du capital. Si le capital est, comme le reconnaissent actuellement la plupart des économistes, à la fois monnaie et marchandise, alors il ne peut être assimilé simplement aux moyens de production physiques. Plus exactement, les moyens de production capitalisés correspondent à ce mode historique transitoire de production social où la forme marchande domine toute l'économie.

En effet, les capitaux sont tout entiers des valeurs qui cherchent à produire et réaliser des valeurs additionnelles, des profits. Tous les moyens de production ainsi que la force de travail s'achètent librement. La concurrence pour le profit privé caractérise les opérations de production et de circulation.

La force de travail, qui est désormais séparée des moyens de production monopolisés par les capitalistes, se vend à ces propriétaires privés contre de la monnaie sur le marché.

1. L'opposition entre capital-marchandise et capital-argent définit au sens strict le **capital de circulation**. L'opposition caractéristique du **capital productif** se situe entre moyens de production et forces de travail (capital constant et capital variable). Cependant dans tous les éléments du capital productif on retrouve l'opposition entre valeur et valeur d'usage.

2. Nous faisons allusion à son article « L'évaluation du revenu national et la politique économique quantitative ». « **Economie Appliquée**, octobre-décembre 1948).

L'opposition entre travailleurs salariés et capitalistes se retrouve au cœur de la forme capital où, comme dit Marx, la séparation entre conditions de travail et producteurs constitue « le concept du capital ». Cette séparation va nous faire comprendre l'origine de la plus-value et du profit.

La théorie classique légitimait le profit, en le rattachant à la propriété privée du capital considérée comme nécessaire. On ne voyait pas l'exploitation puisque l'ouvrier recevait la valeur de sa force de travail. Encore de nos jours, les économistes non marxistes trouvent plus facilement au profit de soi-disant justifications morales ou immorales qu'ils n'arrivent à se mettre d'accord sur une explication véritable. Après de longues recherches, Marx découvre vers 1858 ce qu'il appelle la plus-value, qui est à la source du profit, lequel est une forme modifiée de la plus-value. Il montre comment la plus-value peut résulter de l'échange entre marchandises, bien que celui-ci se produise en moyenne entre valeurs égales.

Plus-value ou exploitation.

Schématisons en quelques mots les résultats de l'analyse.

« Quelles sont les conditions du problème ? demande Marx. « Notre possesseur d'argent... doit d'abord acheter des marchandises à leur juste valeur, puis les revendre pour ce qu'elles valent, et cependant à la fin retirer plus de valeur qu'il n'en avait avancé. » Quelle est la solution du problème ? Le capitaliste achète une marchandise dont la valeur d'usage (l'utilité) est d'être « source de valeur échangeable ». C'est précisément la force de travail de l'ouvrier ». (Livre I, tome 1, p. 169).

Cette force de travail est une marchandise que le capitaliste peut acheter à sa valeur, mesurée par la quantité de travail exigée, dans des conditions historiques données, pour les marchandises consommées pour son entretien et sa reproduction. Mais cette marchandise a la propriété de fournir du travail, de **produire de la valeur** en quantité variable, indépendante de sa propre valeur et normalement supérieure à sa propre valeur. La différence entre la valeur de la force de travail et la valeur qu'elle produit fournit la plus-value, source, à travers des transformations complexes, qu'analyse « **Le Capital** », des différents profits, des intérêts et de la rente. Cette plus-value est réalisée par notre capitaliste par la vente des marchandises, alors même que les marchandises produites par l'ouvrier sont vendues à leur valeur.

Cependant, non seulement le prix de la force de travail fluctue autour de sa valeur, mais surtout cette valeur-là comprend **un élément moral** — les besoins des ouvriers variant avec le progrès de la civilisation — d'où le rôle essentiel de la lutte des classes concernant l'exploitation et la plus-value.

Ayant ainsi présenté la forme centrale qu'est le capital, nous

avons rempli le programme du cours d'aujourd'hui, mais, pour ne pas terminer sur une note aussi austère, rappelons le texte de Marx qui conclut, chez lui, la première analyse de la plus-value, celle du passage de la circulation marchande simple à la circulation capitaliste. Ce texte donne une idée de certains aspects littéraires du « **Capital** ».

« La sphère de la circulation des marchandises, où s'accomplissent l'achat et la vente de la force de travail, est en réalité un véritable Eden des droits naturels de l'homme et du citoyen. Ce qui règne seuls, c'est Liberté, Egalité, Propriété et Bentham. » Liberté, explique Marx, car le contrat d'échange est « libre ». Egalité car ne s'échangent que des « équivalents ». Propriété car « chacun ne dispose que de ce qui lui appartient. » Bentham (le philosophe de l'utilitarisme) car chacun, tout en ne recherchant que son intérêt « particulier », « égoïste », est censé travailler à l'intérêt commun. Marx poursuit : « Au moment où nous sortons de cette sphère de la circulation simple, qui fournit au libre-échangiste vulgaire ses notions, ses idées, sa manière de voir et le critérium de son jugement sur le capital et le salariat, nous voyons, à ce qu'il semble, s'opérer une certaine transformation dans la physionomie des personnages de notre drame. Notre ancien homme aux écus prend les devants et, en qualité de capitaliste, marche le premier. Le possesseur de la force de travail le suit par derrière, comme son travailleur à lui ; celui-là, le regard narquois, l'air important et affairé ; celui-ci, timide, hésitant, rétif, comme quelqu'un qui a porté sa propre peau au marché, et ne peut s'attendre qu'à une chose : à être tanné. » (Livre I, tome I, pp. 178-179.)

Deuxième partie :

L'EVOLUTION DU CAPITALISME ET LA PORTEE DU « CAPITAL ».

I. — LE MOUVEMENT INTERNE DU « CAPITAL » ET LE MOUVEMENT HISTORIQUE DU CAPITALISME.

Historique du capitalisme

1) *L'ordre des trois livres du « Capital » et leur contenu.*

Production, circulation, répartition, consommation.

On soutient parfois que l'ordre logique suivi par les différentes parties du « **Capital** » est nécessité uniquement par l'enchaînement des idées et des théorèmes, qu'il ne reproduit pas l'ordre du mouvement historique réel du capitalisme. On se laisse prendre alors au mirage de la forme de l'exposé. On ne voit pas que toute la méthode du « **Capital** » est profondément matérialiste.

Dans le projet d'Introduction à la « **Contribution à la Critique de l'Economie politique** », de 1857, Marx analyse l'enchaînement dialectique des quatre moments de la réalité économique totale.

Ces quatre moments sont : la production, la circulation, la distribution et la consommation des produits. Il montre comment c'est à partir de la production que recommence sans cesse le processus économique. Ce mouvement du fonctionnement économique total nous le retrouvons dans l'ordre des trois livres du « **Capital** ». **Le premier livre** est, en effet, consacré au procès de **production** du capital. Comme nous l'avons vu, il contient l'analyse de la production de la plus-value, de la production du capital lui-même et se continue par l'accumulation de la plus-value en capital.

Le deuxième livre est consacré au procès de circulation du capital, au problème de la circulation des différents éléments du capital, des principes de la réalisation, de la reproduction qui est permise par la **circulation**.

Le troisième livre est consacré au procès d'ensemble du capital ou comme le disait Marx dans une lettre déjà citée « à l'unité de la production et de la circulation ». Nous voyons qu'il s'agit **surtout** dans ce livre 3 du procès de **répartition** du capital. Cette répartition résulte, en effet, de la production et de la circulation. Il s'agit de la répartition de la plus-value en profit d'entreprise, intérêt et rente foncière ; de la répartition du profit d'entreprise en profit industriel, bancaire ou commercial. Il s'agit aussi de **l'évolution** de cette répartition avec notamment la tendance à la baisse du taux de profit, c'est-à-dire du rapport profit sur capital et l'influence de cette baisse sur l'évolution capitaliste d'ensemble. Si l'on voit apparaître d'autres formes de la répartition, comme le salaire des employés de commerce, ce n'est qu'en tant qu'élément du capital commercial.

Production, circulation, répartition, il manque, semble-t-il, le quatrième moment : la consommation. En réalité, la consommation se retrouve partout dans la mesure où elle est nécessaire pour boucler le circuit **général** du capital, dont l'étude est l'objet de l'ouvrage.

Ainsi, dans le livre premier, on retrouve la consommation dans la mesure où elle est l'envers de la production. Il s'agit alors de la consommation productive qui a lieu dans la production : consommation des machines, des matières premières, de l'énergie, consommation de la force de travail elle-même utilisée dans le procès de production. Dans le livre 2, on retrouve aussi la consommation des produits par les hommes eux-mêmes, dans la mesure où la circulation ne peut se comprendre que comme reliant production totale et consommation totale. Et, effectivement, la distinction fondamentale du livre 2 est celle qui est faite entre la section I de la production, celle qui produit les moyens de production, et la section II, celle des moyens de consommation. Marx y établit les bases schématiques de la **reproduction** capitaliste en analysant les principes de l'échange entre les deux sections.

Dans le livre 3 enfin, en se rapprochant avec la répartition et les revenus des formes concrètes phénoménales et de la concurrence qui les détermine, le rôle du besoin social, du besoin de consommation comme régulateur de la concurrence et comme comman-

dant à la production elle-même est déjà étudié, notamment à propos de la théorie de la rente foncière ou de la formation du profit moyen. Ces théories ne peuvent se comprendre sans tenir compte de l'évolution des besoins sociaux. Cependant la consommation, qui joue ainsi un rôle si important dans les trois livres du « **Capital** », n'est pas étudiée à part, en soi, comme le sont les autres moments. Il semble que cela soit dû au fait que les réalités les plus concrètes du monde phénoménal, écartées du plan du « **Capital** », comme nous l'avons déjà vu, se rattachent à la consommation en tant que telle. Ainsi s'indique une direction fondamentale de la poursuite de l'œuvre scientifique du « **Capital** » à la limite de la science économique elle-même. Car, avec la consommation des produits, nous arrivons à la production des hommes et nous dépassons la sphère de la production matérielle.

L'ordre des trois livres du « **Capital** » reproduit donc l'enchaînement réel du processus économique ; c'est en suivant cet enchaînement dans la réalité que Marx retrouve l'enchaînement causal, le jeu dialectique complexe des causes-effets et des effets-causes. Mais cet enchaînement réel se retrouve également plus en détail si l'on suit l'ordre des sections et des chapitres de l'ouvrage et non plus seulement celui des différents livres. Nous avons déjà évoqué les trois premiers chaînons du livre premier qui suivent, en gros, le développement historique : marchandise, monnaie, forme générale du capital. Si nous insistons sur cette liaison entre l'enchaînement réel et l'enchaînement logique, ce n'est pas seulement pour des raisons d'ordre théorique, concernant le caractère matérialiste de la dialectique du « **Capital** », mais aussi pour des raisons en quelque sorte pédagogiques. En effet, une des principales difficultés de la lecture du « **Capital** » vient du fait qu'en peinant sur des analyses minutieuses et délicates, on oublie le fil conducteur, historique, de la logique. Si, au contraire, on s'efforce de ne jamais oublier le plan d'ensemble et son rapport étroit avec l'ordre réel des choses, alors les développements partiels sont remis chacun à sa place. Si l'on perd pied sur un point de détail ou même si le lecteur pressé saute tel raisonnement partiel, cela n'empêche pas de suivre le mouvement général.

La reconstruction progressive de la réalité.

Tout le « **Capital** » est, **en gros du moins**, animé d'un mouvement ascendant du plus abstrait et du plus simple vers le plus concret et le plus complexe, du plus essentiel vers le phénoménal.

Dans le livre premier, après les formes marchandes **simples**, on commence à étudier les formes **capitalistes** avec le procès de production de capital. Le titre du livre premier est d'ailleurs exactement « Le développement de la production capitaliste », parce qu'avec le procès de production du capital, il étudie également les conditions de ce procès de production, le développement de la production marchande et l'accumulation primitive du capital.

La « circulation du capital » qu'étudie le livre 2 nécessite, sur

la base de la connaissance du procès de production, l'introduction de nouvelles complications. Mais nous restons toujours dans le livre 2 à un niveau très abstrait. D'ailleurs la lecture n'en est pas animée, comme dans le livre premier, par les pages concrètes sur les luttes du prolétariat contre l'exploitation ou sur l'expropriation violente des petits producteurs qui accompagne l'accumulation primitive du capital. Engels écrit à Kautsky, en 1883 : « Ce livre 2 va beaucoup décevoir les socialistes vulgaires, il ne contient presque que des développements strictement scientifiques, des études très fines des phénomènes qui se déroulent au sein même de la classe capitaliste, absolument rien qui permette de fabriquer des slogans et des tirades ».

Avec le livre 3 et l'analyse de la répartition, nous touchons à la réalité phénoménale concrète, Marx précise au début du livre : « Les formes du capital que nous allons étudier dans ce livre le rapprochent progressivement de la forme sous laquelle il se manifeste dans la société, à sa surface pourrait-on dire, dans l'action réciproque des différents capitaux, dans la concurrence et dans la conscience ordinaire des agents de production eux-mêmes ». (L. 3, t. 1; p. 47). Si Marx a mis hors de son plan le monde phénoménal de la vie concrète, s'il s'attache à l'essence du capitalisme, il indique partout la liaison entre l'essence et le phénoménal, dans la mesure, du moins, où le « Capital » a pu être mené à bonne fin. Car le livre 2, publié en 1885 (deux ans après sa mort), et le livre 3, en 1894, l'ont été grâce aux soins minutieux d'Engels, d'après des brouillons inachevés de Marx, étant donné « la conscience sans pareille, le sévère esprit d'autocritique avec lequel il s'efforçait de pousser à l'extrême perfection ses grandes découvertes en matière économique avant de les livrer au public ; et cette autocritique ne lui a que rarement permis d'adapter l'exposé, pour le fond comme pour la forme, à son horizon que de nouvelles études ne cessaient d'élargir ». (Préface d'Engels au Livre II).

Mais, pour l'essentiel, le but que s'était fixé Marx pour le « Capital » a été atteint (1).

Les phénomènes les plus concrets, ceux de la concurrence, ont été rejetés, en tant que tels, hors du plan du « Capital ». Marx déclare, par exemple, écartant les problèmes du marché mondial, de la conjoncture, des alternances de prospérité et de crise : « Nous ne le montrons pas parce que le mouvement réel de la concurrence se situe en dehors de notre plan, et que nous n'avons à étudier ici que l'organisation interne du mode capitaliste de production, en quelque sorte dans sa moyenne idéale » (Livre III, tome 3, p. 208). Ailleurs, à propos de la réduction du salaire au-dessus de la valeur de la force de travail, il écrit : « En réalité, comme bien d'autres points qu'il faudrait indiquer ici, il n'a rien à voir avec l'analyse générale du capital, il fait partie de l'étude de la concurrence qui n'est pas traitée dans le présent ouvrage » (Livre III, tome 1, p. 128).

Et encore à propos de certains développements du crédit : « Mais on ne peut décrire ces formes plus concrètes de la production

. Pour terminer cette œuvre, reconnaît Marx dans une lettre, « j'ai sacrifié santé, bonheur et famille... et me ris des gens sollicitant « pratiques » et de leur sagesse. Si l'on voulait se conduire comme une bête, on pourrait évidemment tourner le dos aux tourments des hommes et ne s'occuper que de sa peau. Mais je me serais vraiment considéré comme pas pratique si j'avais crevé sans achever mon livre, à tout le moins le manuscrit ».

capitaliste dans leur ensemble qu'après avoir compris la nature générale du capital, du reste leur description sort du plan de notre ouvrage, et fait partie de la suite que nous lui donnerons éventuellement.» (Livre III, tome 1, p. 128.) C'est cette « suite » que concerne nécessairement la recherche qui veut continuer le « **Capital** ».

2) *Fonctionnement et développement du capitalisme.*

Le mouvement du capitalisme a un double aspect. Il est, d'une part, **fonctionnement** du capitalisme. Dans le fonctionnement, on assiste à la répétition des mêmes processus, à la reproduction des mêmes forces : répétition, par exemple, de l'achat de la force de travail, de la production des marchandises, de leur vente, etc. Le mouvement est ici conçu comme le mouvement d'un moteur, en quelque sorte, qui recommence toujours les mêmes phases. D'une année à l'autre, le salaire est toujours le salaire, le profit toujours le profit, la monnaie toujours la monnaie, etc... Les formes économiques du fonctionnement ne varient apparemment pas en tant que telles ; le fonctionnement semble reproduire sans cesse le système capitaliste. En réalité ce système se modifie, il n'y a pas répétition absolue, il y a toujours des changements d'un cycle à un autre. Mais la répétition apparente du fonctionnement est partie intégrante de l'évolution historique réelle, d'où la vie de son abstraction en dépit de la relativité de la permanence des formes économiques.

L'autre face du mouvement économique est ce que l'on peut appeler le **développement**. Dans le développement, on voit se modifier le système économique lui-même. La continuité apparente du mouvement économique répétitif est en fait rompue par la transformation historique des conditions mêmes du fonctionnement et donc des formes du fonctionnement lui-même. Si l'on veut, c'est le moteur lui-même qui se transforme. Bien qu'on rencontre dans le « **Capital** » les expressions de fonctionnement et de développement avec ce sens que nous leur donnons, la distinction n'a pas été faite explicitement par Marx. Elle n'a pas été faite non plus par Lénine, bien que celui-ci déclare dans « **Ce que sont les Amis du Peuple** » à propos du « **Capital** » : « Marx prend une formation économique... et... fournit une analyse minutieuse des lois du fonctionnement de cette formation et de son développement » (« **Œuvres choisies** », t. 1, première partie, p. 105).

Le fait que dans le fonctionnement de l'économie, les différentes formes du fonctionnement apparaissent à un moment donné comme contemporaines et ne s'engendrent pas les unes les autres, ne doit pas faire illusion. Si à la même heure il n'y a à la fois paiement de salaires, achat de moyens de production, vente de marchandises produites, production de marchandises, etc., c'est qu'en réalité ces formes font partie de processus fonctionnels autonomes et distincts. L'analyse du fonctionnement, comme l'analyse du développement reproduit l'ordre du processus historique réel. Le développement et le fonctionnement sont deux façons de voir le même processus historique total. Cependant, il ne faut pas confondre ordre historique réel et ordre chrono-

logique apparent. Le développement logique doit rompre avec la chronologie apparente pour être plus fidèle à l'histoire réelle qui est celle des différentes formations sociales économiques. La continuité du temps historique réel est rompue par l'apparition des différents modes de production : esclavagisme, féodalisme, capitalisme, etc... L'ordre historique c'est l'ordre du mouvement réel à l'intérieur d'une formation sociale donnée. Ainsi s'explique, par exemple, la place de la rente foncière dans l'ordre du « **Capital** », place que Marx justifie à l'avance dans le projet d'Introduction à la « **Contribution à la Critique de l'Economie politique** » en ces termes : « On ne peut comprendre la rente foncière sans le capital. Mais on peut comprendre le capital sans la rente foncière. Le capital est la forme économique de la société bourgeoise qui domine tout... Il serait donc impossible et erroné de ranger les catégories économiques dans l'ordre où elles ont été historiquement déterminantes. Leur ordre est au contraire déterminé par les relations qui existent entre elles dans la société bourgeoise moderne ». (Ouvrage cité, p. 171). C'est pourquoi l'étude de la rente foncière se trouve comme nous l'avons vu dans le livre 3 du « **Capital** », avec la répartition de la plus-value dont elle est un élément. Il faut remarquer que la rente foncière capitaliste est d'ailleurs extrêmement différente de la rente foncière féodale qui, elle, est apparue antérieurement au capitalisme. Il ne s'agit pas exactement de la même catégorie. Par ailleurs, Marx traite dès le livre premier du « **Capital** » du développement de la propriété foncière privée, car c'est une condition historique d'existence du prolétariat, classe séparée des moyens de production et notamment de la terre nourricière. C'est ainsi qu'en examinant l'accumulation primitive du capital, il étudie l'expropriation des petits paysans producteurs indépendants. D'une façon générale, avec l'analyse de l'accumulation primitive apparaissent un certain nombre de réalités économiques phénoménales. Car, c'est à ce niveau que se développent les luttes qui permettent au capitalisme de se constituer comme formation sociale économique nouvelle.

Les rapports sociaux économiques qui caractérisent la formation sociale constituent la structure économique. La structure économique fournit les conditions du fonctionnement. La structure capitaliste est modifiée au cours du développement historique par les luttes sociales répondant aux difficultés du fonctionnement économique. Ces difficultés suscitées par le progrès des forces productives apparaissent au niveau phénoménal, celui de la conjoncture quotidienne et du cycle concret de la production capitaliste.

II. — LA STRUCTURE ECONOMIQUE CAPITALISTE, SES DEGRES ET SES ELEMENTS.

1) *Forme économique générale de la société ; mode de production, stades à l'intérieur d'un mode de production.*

Marx veut dans le « **Capital** » démystifier l'économie bourgeoise de son apparence d'éternité. Il utilise les formes économiques des modes de production antérieurs au capitalisme : féodalisme,

esclavagisme, communauté primitive pour mieux approfondir la nature du capitalisme et sa relativité, pour critiquer les formes économiques bourgeoises. Ainsi le surtravail et le surproduit, le travail et la production au delà des besoins de consommation de la force de travail, existent dans tous les modes de production. Mais ils ne prennent pas pour autant nécessairement la forme de plus-value. Dans l'économie féodale, par exemple, le serf ne vendait pas sa force de travail sur le marché, mais il devait directement au seigneur une partie de son travail sous forme de corvées ou sous forme de redevances.

Marx range les différents modes historiques connus de production en deux formes générales d'économie ; l'économie marchande et l'économie naturelle. On rencontre l'économie naturelle « quand la forme de la société est telle, dit-il, au point de vue économique, que ce n'est point la valeur d'échange, mais la valeur d'usage qui y prédomine ». (L. 1; t. 1; p. 231). Dans ces conditions « le surtravail est plus ou moins circonscrit par le cercle de besoins déterminés ». Dans l'économie naturelle, la production se fait directement pour les besoins et non pour le marché. Ainsi la société féodale est une économie naturelle, le serf produit pour ses propres besoins ou pour ceux du seigneur et non pas pour le marché, du moins dans le féodalisme classique. Il y a exploitation de l'homme par l'homme, puisque le serf produit pour les besoins du seigneur. Mais il n'y a pas économie marchande. La production marchande est liée à une certaine indépendance des agents économiques les uns par rapport aux autres, correspondant à un certain caractère des forces productives. D'où la nécessité de l'échange des marchandises pour faire circuler les produits. « Cependant, un tel rapport d'indépendance réciproque n'existe pas encore pour les membres d'une communauté primitive », rappelle Marx, ni pour la société du moyen âge européen par exemple. Ainsi l'économie marchande par excellence qu'est l'économie capitaliste, est apparue dans des conditions historiques données. Elle disparaîtra avec le changement de ces conditions. Les catégories de l'économie marchande ne sont pas éternelles.

Si les modes de production peuvent se regrouper en formes générales de production, ils apparaissent divisés en stades distincts dans le « **Capital** ». Marx distingue ce qu'il appelle le stade de décomposition de la communauté primitive, de son stade de plein épanouissement ; ou encore il distingue le stade patriarcal de la société esclavagiste de son stade marchand, tel qu'on le rencontre par exemple dans la Rome antique. Mais, surtout, il oppose systématiquement dans le « **Capital** », le premier stade du capitalisme qu'il appelle stade manufacturier, au stade de la fabrique ou stade pleinement concurrentiel du capitalisme. Les formes économiques du fonctionnement elles-mêmes tendent à se modifier avec le développement de la structure économique, c'est-à-dire avec la modification des conditions de fonctionnement, d'un stade à l'autre. Ainsi avec le stade de la fabrique les conditions structurelles sont pleinement réunies pour réaliser l'égalisation des taux de profit, entre les diverses branches d'industrie,

en un taux de profit général. Ces modifications de la structure économique qui font passer d'un stade à un autre se font en liaison avec le progrès des forces productives matérielles.

2) *Forces productives matérielles et rapports de production.*

Les forces productives.

Il y a dans le « *Capital* », à propos de l'étude des forces productives du capitalisme, l'esquisse d'une théorie générale des forces productives, une théorie de la technologie. Marx y analyse la manufacture, puis le machinisme et la grande industrie introduits par ce qu'il appelle la révolution industrielle et qui permettent de passer du stade manufacturier au stade de la fabrique. Au centre de la révolution industrielle, Marx place ce qu'il appelle la machine-outil. Dans la manufacture, comme son nom l'indique, l'instrument de travail fondamental est l'outil qui est manié par la main de l'ouvrier. C'est donc une situation analogue à celle de l'artisanat médiéval. Il y a, cependant, une différence considérable liée aux possibilités du système capitaliste. Dans la manufacture, on assiste à la production en grand qui permet le développement de la coopération et de la division technique du travail. L'artisan médiéval qui travaille seul ou avec quelques compagnons se consacre à toutes les opérations du processus de production. Par exemple, le cordonnier fera toutes les parties successives qui constituent une chaussure. Au contraire, dans la manufacture, avec le grand nombre des ouvriers, chacun peut se spécialiser dans une tâche parcellaire. Même avec des outils manuels cela permet un grand progrès de la productivité et bientôt un progrès des outils eux-mêmes. Cela permet l'utilisation systématique de l'énergie naturelle comme l'énergie hydraulique, etc... Cela prépare le stade suivant, celui de la fabrique. Dans le stade de la fabrique apparaît la machine-outil. Avec la machine-outil, l'outil commence à être mû par un mécanisme et non par la main de l'ouvrier. Et l'ouvrier commence à jouer un rôle nouveau, celui de surveillance et de correction du travail de la machine. On comprend que, dans ce stade, la prolétarianisation puisse se développer avec la diminution de la qualification nécessaire de l'ouvrier manuel ; la qualification requise de l'ouvrier surveillant la machine étant, au moins dans la première phase de la révolution industrielle, beaucoup moins grande que celle de l'artisan médiéval. La prolétarianisation se développe aussi en raison de la concurrence désormais insoutenable par les artisans, même les plus habiles, contre les machines.

Les formes économiques elles-mêmes tendent à se modifier. Par exemple la plus-value relative tend progressivement à devenir prédominante. La plus-value relative résulte, en effet, non pas de l'allongement de la journée de travail de l'ouvrier (comme la plus-value absolue) mais du progrès de la productivité du travail. Avec le progrès de la productivité du travail diminue la part de la journée de travail nécessaire pour remplacer le salaire et augmente d'autant la part relative de la journée de travail

qui est à l'origine de la plus-value. Cependant, on retrouve l'allongement absolu du surtravail avec notamment l'intensification du travail.

Sorti de la main de l'ouvrier, l'outil mû par un mécanisme matériel peut dépasser désormais les limites étroites de l'organisme individuel du travailleur. Le caractère social des forces productives matérielles va pouvoir se développer. De l'outil individuel, dont le caractère privé est très marqué, on passe progressivement à des ensembles matériels de plus en plus considérables auxquels correspondent des collectifs de travail. De plus en plus ce n'est pas l'habileté personnelle de l'ouvrier qui compte, mais le traitement des conditions objectives de la production avec la tendance à l'intervention de la science. Le rôle grandissant de la science dans la technologie suit le développement du caractère social des forces productives. Marx va jusqu'à analyser dans le « **Capital** » avec les formes les plus modernes de la production de la fin du XIX^e siècle, ce qu'il appelle la « fabrique automatique », où l'on peut voir les éléments précurseurs, les principes de la production automatique du début du XX^e siècle, de « l'usine ». Dans la production automatique, qui est nettement distincte de ce que l'on appelle l'automatisme, se poursuit le processus introduit par la machine-outil. La main de l'homme tend désormais à être entièrement remplacée dans tous les travaux. Bien entendu, Marx ne peut en aucune façon parler dans le « **Capital** » de l'automatisme. Cependant la théorie du capital permet de comprendre la portée exacte de la révolution de l'automatisme. En effet, Marx définit la nouvelle fonction de l'ouvrier, apparue avec la machine-outil, comme celle qui consiste à surveiller et à corriger les erreurs de la machine. Or, c'est précisément par la propriété qu'ont les mécanismes matériels de se surveiller et de se corriger eux-mêmes dans le processus de production que les spécialistes actuels de l'automatisme la définissent. On a donc la condition d'un bouleversement du rôle du travailleur qui va tendre à devenir de plus en plus intellectuel et scientifique. Ce bouleversement met en cause les rapports capitalistes eux-mêmes, dans la mesure où les nouvelles fonctions des travailleurs nécessitent leur développement culturel de plus en plus important. Evidemment cet aperçu de la théorie technologique du « **Capital** » est extrêmement grossier.

Les rapports de production

En ce qui concerne les rapports de production eux-mêmes, ils ne sont pas étudiés systématiquement, en tant que tels, dans le « **Capital** », à part l'avant-dernier chapitre du livre III. Néanmoins, le « **Capital** » est plein d'annotations très importantes concernant les rapports de production à propos de l'étude du fonctionnement économique lui-même. On voit bien dans le « **Capital** » que les rapports économiques entre hommes conclus nécessairement à l'occasion de la production de leur existence, ne comprennent pas seulement les rapports de production proprement dit, les rapports de la production des biens matériels. Ainsi

l'avant-dernier chapitre du livre III du « **Capital** » est intitulé : « Rappports de production et rappports de distribution ». Dans ce chapitre très suggestif, qui constitue un exemple marquant du grand progrès du « **Capital** » par rapport à la préface de 1859 à la « **Contribution à la Critique de l'Economie politique** », Marx distingue d'ailleurs deux types de rappports dans la distribution : les rappports de distribution des produits (qui résultent des rappports de production au sens strict) et les rappports de distribution des moyens de production eux-mêmes, qui, liés aux premiers, conditionnent cependant les rappports de production proprement dit.

Enfin, au passage, dans telle ou telle analyse du « **Capital** », on rencontre les concepts de « rappports de circulation » et de « rappports de consommation ». Rappports de production, rappports de distribution, de circulation et de consommation, nous avons ainsi quatre catégories de rappports correspondant aux quatre moments de processus économique total.

La contradiction entre forces productives matérielles et rappports de production, qu'évoque la préface de 1859 se développe avec le progrès des forces productives. Elle constitue la base matérielle de l'évolution du capitalisme avec le passage d'un stade à l'autre, avant de rendre nécessaire le remplacement du mode de production capitaliste lui-même.

Cette contradiction consiste principalement dans le conflit entre le caractère social croissant des forces productives matérielles du capitalisme avec le caractère privé des rappports de production capitalistes. D'un côté, remplacement de l'outil manuel par la machine-outil, mécanisation, caractère collectif croissant des moyens matériel de production et des moyens humains de production. De l'autre propriété privée des moyens de production et du surproduit, structure économique qui est tout entière dominée par l'intérêt privé.

Toutefois, cette contradiction n'est étudiée que de façon subordonnée dans le « **Capital** ». Ce dernier est en effet surtout consacré au fonctionnement capitaliste et aux formes économiques. Le développement économique qui fait naître le capitalisme et les tendances générales de son évolution rendant nécessaire le socialisme y sont certes étudiés, mais de façon générale, subordonnée à l'étude du fonctionnement. L'étude des formes de ce fonctionnement se réfère principalement, d'ailleurs, dans le « **Capital** », au stade de la fabrique, stade classique du capitalisme à la fin duquel vit Marx.

Cependant, le « **Capital** » s'attache à l'étude précise de la progression des contradictions internes des formes économiques du capitalisme, en liaison avec le progrès des forces productives. Il analyse ainsi les difficultés et les conflits du fonctionnement qui en résultent, difficultés et conflits qui poussent, à travers les luttes phénoménales, la lutte des classes, à la transformation et à la suppression de la structure capitaliste.

III. — LES CONFLITS DU FONCTIONNEMENT ET LE DEVELOPPEMENT DU CAPITALISME RENDANT NECESSAIRE LE COLLECTIVISME.

1) *L'accumulation du capital et l'évolution du capitalisme*

La prolétarisation et la pression du capital sur la condition des travailleurs.

Avec l'accumulation du capital, se produit et s'élargit le conflit central du capitalisme entre capitalistes et prolétaires. Nous avons défini le capital par le mouvement de la valeur qui se met en valeur, qui produit de la plus-value. Les capitalistes sont les supports subjectifs de ce mouvement, leur but déterminant est le profit privé et non pas la jouissance de ce qu'ils font produire ni, en principe, la jouissance personnelle d'autres produits qu'ils achèteraient avec leurs profits. Le but ce n'est pas le gain isolé, mais le profit sans cesse renouvelé et accru, le maintien et le développement du mouvement du capital, l'accumulation des capitaux.

Cela s'effectue par l'accumulation de la plus-value en un capital additionnel, par l'accroissement du capital, par l'accumulation de la portion de plus-value qui n'est pas consommée par le capitaliste comme revenu. Cette accumulation permet d'ailleurs la socialisation croissante des forces productives, malgré les formes privées d'appropriation du capitalisme qui doivent sans cesse être dépassées.

A l'accumulation croissante, correspond la prolétarisation croissante de la société pour mettre en valeur le capital.

De plus en plus, des travailleurs indépendants, artisans, paysans, etc, sont prolétarisés par la concurrence de la production capitaliste dont la productivité est supérieure, grâce au travail à une grande échelle. Toute l'évolution du capitalisme est marquée par le développement de la prolétarisation et de la salarisation. En France, encore après la deuxième guerre mondiale, nous avons assisté à un mouvement intense de prolétarisation notamment de la paysannerie et de salarisation, d'une façon générale, de toute la société. Le dernier recensement de 1962 est très éloquent sur l'accroissement considérable de la salarisation de la société française. C'est **en partie**, ainsi qu'il faut comprendre la phrase célèbre sur la loi générale de l'accumulation capitaliste que l'on a souvent interprétée de façon trop étroite, « accumulation de la richesse à un pôle, dit Marx, c'est également accumulation de pauvreté, de souffrances et d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage au pôle opposé ». Le contexte montre bien que cela signifie, tout d'abord, accumulation du **prolétariat**, accroissement du prolétariat et accroissement de l'exploitation, du besoin de plus-

value, et non pas accroissement de la pauvreté ou de l'ignorance **obligatoirement** dans le prolétariat. Dans la note qui se réfère à ce passage en bas de page, Marx reprend d'ailleurs son texte de *Misère de la philosophie*, déclarant « dans le même rapport où se produit la richesse, la misère se produit aussi... Ces rapports ne produisent la richesse bourgeoise qu'en produisant un prolétariat toujours croissant ». (L. 1, t. 3 ; p. 88). Et plus haut dans le même chapitre Marx déclare : « accumulation du capital est donc en même temps accroissement du prolétariat » (ibidem, p. 55). Mais s'accroît aussi « la résistance de la classe ouvrière sans cesse grossissante et de plus en plus disciplinée, unie et organisée par le mécanisme même de la production capitaliste » (ibidem, p. 205).

La loi générale de l'accumulation capitaliste signifie aussi la pression inéluctable exercée par le capital sur la force de travail exploitée. Avec le progrès de l'accumulation, la lutte des travailleurs pour l'amélioration des conditions de vie se heurte périodiquement à la barrière de la suraccumulation du capital, au progrès de la production et de la technique, transformé en instrument d'oppression par le capital, avec le **chômage** et la pression sur les salaires. Avec l'accumulation tend à s'accroître la **précarité** des conditions d'existence des travailleurs (ibidem, p. 87).

La prolétarianisation ne concerne pas seulement les petits producteurs indépendants à l'échelle mondiale, mais aussi la ruine par la concurrence de la petite bourgeoisie, des petits capitalistes, des petits patrons qui sont capitalistes, qui exploitent les ouvriers mais, mettant la main à la pâte, sont également ouvriers eux-mêmes. Elle concerne aussi de plus en plus les capitalistes proprement dit, petits et moyens, avec la centralisation des capitaux. A un certain stade du développement historique de l'accumulation, cette décapitalisation tend à prendre une grande importance. Marx écrit dans le livre I : « C'est cette séparation entre conditions du travail, d'un côté, et producteurs de l'autre qui constitue le concept du capital qui, inauguré par l'accumulation primitive apparaît ensuite comme procès ininterrompu dans l'accumulation et la concentration du capital et ici se traduit finalement par la centralisation en peu de mains de capitaux existant déjà et la décapitalisation (c'est maintenant la nouvelle forme de l'expropriation) d'un grand nombre de capitalistes ». (L. III, t. 1 ; p. 259). Marx montre aussi dans le livre III, comment l'agent économique qu'est le capitaliste voit de plus en plus ses fonctions utiles tendre vers zéro au fur et à mesure que progresse le parasitisme du capital, avec le développement des forces productives. Ainsi, on assiste à la salarisation de toutes les fonctions de direction de l'entreprise capitaliste. Avec le progrès de la salarisation de toute la société et la généralisation de la précarité de l'existence devient de plus en plus évidente la situation dont Marx avait déjà l'intuition en 1843, quand il évoquait dans l'**Introduction à la « Critique de la Philosophie du Droit » de Hegel** : «... le prolétariat » comme la classe du « scandale général », la classe dans laquelle tend à se « dissoudre » la société bourgeoise.

Les crises et la suraccumulation du capital.

Ce n'est qu'au travers de conflits plus ou moins violents, de secousses plus ou moins brutales, que progressent la prolétarianisation et la décapitalisation nécessitées par la socialisation croissante des forces productives. A partir du stade classique de la fabrique, stade pleinement concurrentiel, apparaissent les crises de surproduction de façon périodique ou plus exactement récurrente.

La possibilité de crise était déjà incluse dans la circulation monétaire des marchandises. En effet contrairement à ce qui se passe dans le troc, où l'on échange marchandise contre marchandise, celui qui vend une marchandise contre argent n'est pas obligé d'en acheter une autre avec cet argent. Il y a ici la racine première de la possibilité de mévente et de surproduction générale, car si toute vente de marchandise est achat par un autre, tout vendeur n'est pas obligé d'acheter après avoir vendu, selon l'expression de Marx dans le livre I du « Capital ». Il peut donc produire pour vendre et thésauriser la monnaie reçue et non pas pour acheter (1). A cette analyse s'oppose la soi-disant loi des débouchés de l'économiste J.-B. Say, partagée par Ricardo, selon laquelle les produits s'échangent contre les produits, chaque production créant son propre débouché. Marx a critiqué vigoureusement cette soi-disant loi. Et pourtant elle va régner, dans l'ensemble du moins, sur la pensée économique académique jusqu'aux attaques dites « révolutionnaires » de Keynes en 1936 et des néo-wickselliens comme Myrdal, dans les années 30 également, et même au-delà (2). Déjà la conception de Ricardo tendant à confondre la valeur avec la valeur d'échange, voyait dans cette valeur d'échange une forme fugitive de l'échange des produits contre les produits, des valeurs d'usage entre elles, et dans la monnaie un simple moyen de circulation et non pas, par exemple, un réservoir de valeur, etc. Cela lui permettait de soutenir ladite loi des débouchés. Avec la théorie marginaliste de la valeur fondée sur la valeur d'usage de la fin du XIX^e siècle, la soi-disant loi des débouchés va trouver une base encore plus conséquente dans la théorie académique.

Cependant cette possibilité de crise ne devient réalité qu'avec le développement des contradictions capitalistes, avec notamment le développement du crédit qui développe les contradictions de la monnaie, avec la socialisation des forces productives et le développement du capital fixe, etc... D'ailleurs, Marx plaçait l'étude systématique des crises en dehors du plan du « Capital », dans l'étude de la concurrence et du monde phénoménal en tant que tel. Dans le « Capital » il y a de nombreux passages consacrés aux crises et au cycle, mais ils ne constituent pas une théorie systématique des crises et du cycle. Ils fournissent seulement des éléments très précieux pour une théorie des cycles.

Au centre de ces éléments explicatifs se trouve le problème de la **suraccumulation** du capital, étudié en tant que tel dans le livre III, particulièrement inachevé, du « Capital ».

1. Le développement de la monnaie en crédit développe cette racine permettant une autre scission de la vente et de l'achat : car celui qui achète n'est pas obligé d'avoir déjà vendu sa marchandise. Le deuxième aspect de la scission vente-achat n'est pas exposé dans le livre I qui ne traite pas du crédit. Il est généralement mal compris, ou même ignoré. Nous nous y référons d'après certaines analyses des Livres II et III du « Capital » et des « Théories de la plus-value ». (Note 1968).

2. D'ailleurs, contrairement à ce qui est couramment admis, Keynes ne critique qu'à moitié la conception de J.-B. Say de laquelle il reste largement solidaire, négligeant le deuxième aspect de la scission vente-achat évoqué plus haut en note. (Note 1968).

Suraccumulation et surproduction du capital, cela signifie qu'avec la socialisation croissante des forces productives trop de capital a été accumulé. Il y a des excès de capital accumulé quand la plus-value qu'il est possible d'extraire de la population prolétarienne est insuffisante par rapport à la masse de capital qui s'est accrue.

La tendance à la suraccumulation s'explique essentiellement par l'élévation de la composition organique du capital. En effet, avec le développement de la productivité du travail, la part du capital consistant en moyens de production ou capital constant, s'accroît relativement à la part du capital avancé en salaires ou capital variable, laquelle est l'indice de la production de la plus-value. D'où la **tendance essentielle à la baisse du taux de profit** (1). Dans la réalité concrète, elle s'exprime par un mouvement en zigzag.

Dans le cas de suraccumulation de capital, à un capital accumulé additionnel correspond un profit égal à zéro ou si faible que tout motif d'accumulation disparaît en principe. Dans la réalité, l'accumulation, en se poursuivant, accroît le capital en excès. Il est donc nécessaire qu'une partie du capital accumulé ne se mette plus en valeur, ou qu'elle soit détruite ou encore dépréciée, ce qui se produit notamment au cours des crises cycliques (2). Il n'y a pas trop de production, par rapport aux besoins de consommation de l'ensemble de la société. Mais il y a trop de moyens de production capitalisés et trop d'ouvriers par rapport à la plus-value produite et réalisée par rapport au profit et aux exigences du taux de profit. Le fait que le but de la production capitaliste est le profit explique la suraccumulation, dont une **forme concrète de manifestation** est la crise ou même la réduction cyclique de la croissance et de l'emploi.

Au cours des crises ou des récessions cycliques, la structure capitaliste montre combien elle freine le développement des forces productives. Elle démontre ainsi sa relativité historique et la nécessité de son remplacement, cependant qu'au cours de la crise s'approfondissent les contradictions internes du capitalisme. Sous l'effet de ces conflits du fonctionnement économique, la structure capitaliste elle-même tend à être transformée au milieu d'une lutte de classes aiguë. Après le stade du capitalisme manufacturier, qui est le stade primitif du capitalisme ou stade de transition avec le féodalisme, vient le stade classique moyen de la fabrique. Ensuite, un autre stade de la structure économique capitaliste tend à s'installer. Dans le « **Capital** », les indications sont beaucoup plus limitées sur ce dernier stade qui naît à peine sous les yeux de Marx.

L'impérialisme et le capitalisme monopoliste d'Etat

Ce sont d'autres économistes marxistes comme Hilferding ou Lénine qui étudieront le stade du capitalisme monopoliste, le stade de l'impérialisme.

Le stade impérialiste est caractérisé par la tendance au monopolisme, avec les trusts et les cartels, la centralisation du capital

Il n'est pas question de regrouper ici autour de cette tendance essentielle, les divers éléments analysés dans « Le Capital » concernant l'ensemble du processus de la suraccumulation depuis les limites de la production de la plus-value jusqu'à celles de sa réalisation, en passant par les aspects monétaires de la question (note 1968).

Nous avons proposé d'appeler « dévalorisation du capital » ce mouvement qui nie la mise en valeur ou « valorisation » du capital. (Note 1968).

par l'oligarchie financière avec le développement du capital financier où s'interpénètrent capital bancaire et industriel. Il est aussi caractérisé par l'exportation impérialiste des capitaux dans le monde entier, au pillage et l'exploitation des peuples dominés, à quoi contraint aussi la suraccumulation de capital. Avec le capitalisme monopoliste d'Etat, une phase nouvelle du capitalisme monopoliste apparaît qui tend à pousser à sa limite extrême la transformation de la structure capitaliste avant le passage au socialisme.

C'est dès 1917 que Lénine découvre cette tendance du capitalisme monopoliste à se transformer en capitalisme monopoliste d'Etat, qui, écrit-il alors, à la veille de la Révolution d'Octobre, est comme « l'antichambre du socialisme ». Mais c'est surtout après la longue dépression des années 1930 (1), alors que le profit monopoliste et financier tendait à bloquer la croissance même du capitalisme par la suraccumulation nouvelle et les difficultés de sa solution, que les nouvelles formes publiques se développent massivement. Après la deuxième guerre mondiale, elles prennent parfois la forme particulièrement avancée de la nationalisation, grâce aux conditions particulières économiques et politiques. Dans l'ensemble, ces formes publiques sont utilisées par le grand capital pour conserver le capitalisme, malgré la socialisation croissante des forces productives rendant nécessaire le collectivisme. En particulier quand l'oligarchie financière utilise les fonds publics ou les entreprises publiques à son profit, elle utilise ainsi des fonds qui ne réclament pas pour eux le profit et permettent d'augmenter d'autant ses profits privés, de lutter contre la suraccumulation du capital.

Ces transformations engendrent cependant de nouvelles contradictions marquées notamment par l'inflation. En même temps, elles n'abolissent pas la tendance à la suraccumulation et l'évolution cyclique. En effet, c'est toujours pour maintenir le régime du profit qu'elles ont lieu. La contradiction entre les besoins sociaux liés au progrès technique et l'accumulation du capital s'approfondit encore au cours de l'évolution de la nouvelle phase. Elle rend de plus en plus nécessaire un changement véritablement révolutionnaire avec une généralisation décisive des formes publiques et leur utilisation pour un autre but que le profit monopoliste privé. Déjà, en luttant pour la forme avancée de la nationalisation démocratique, le prolétariat attaque à la base le pouvoir de l'oligarchie capitaliste. D'une façon générale, ces formes publiques nouvelles annoncent le socialisme. Elles peuvent être retournées contre les monopoles et le capitalisme lui-même, et cela de façon décisive, si le pouvoir d'Etat est arraché à l'oligarchie financière. D'où la possibilité d'un passage pacifique au socialisme.

2) Du capitalisme au collectivisme

Les bases du passage au socialisme.

Dans le « Capital » Marx se garde bien de forger un système socialiste idéal comme les utopistes. Il s'attache exclusivement à

1. Pendant la phase dépressive du cycle long cinquantenaire, dit de Kondratieff, qui paraît devoir se vérifier de nos jours. Les problèmes actuels du dollar semblent annoncer une nouvelle longue période de difficultés pour le système capitaliste. (Note 1968).

analyser le développement des contradictions internes du capitalisme.

Il étudie la transformation graduelle inéluctable de celui-ci et l'approfondissement de ses antagonismes rendant nécessaire et possible à la fois l'avènement révolutionnaire d'une société nouvelle supérieure, dépassant les contradictions du capitalisme, la société collectiviste. Cette société sera beaucoup plus progressive et plus harmonieuse que le capitalisme. La différence sera d'autant plus considérable que le collectivisme supprimera tout d'abord l'opposition des classes, puis, progressivement les classes elles-mêmes, avec la suppression des différences essentielles entre travail manuel et intellectuel. Cette opposition des classes est poussée à son comble dans le capitalisme, mais elle a existé dans les différents modes de production historiques antérieurs apparus depuis la disparition des communautés primitives. Cela ne veut pas dire toutefois que le collectivisme n'a pas ses contradictions et son mouvement propre. Mais désormais, avec l'abolition de la propriété privée des moyens de production et de l'exploitation de l'homme par l'homme, les moyens de production appartiennent à la collectivité qui peut les utiliser pour le développement de tous les individus. Le but étant la consommation et le développement de la personnalité de tous les individus, les conflits fonctionnels du capitalisme qui apparaissent notamment dans les crises et, en général, dans les fluctuations cycliques de la production et de l'emploi peuvent être supprimés.

Désormais, les avantages du progrès de la civilisation peuvent graduellement ne plus être monopolisés par une fraction de la société. Il faut reconnaître que c'est la façon spécifique de la société bourgeoise de monopoliser ces avantages qui a permis précisément le développement sans précédent des forces productives matérielles et humaines, lequel fournit la base d'une société supérieure. En effet, dans le capitalisme, contrairement aux autres modes de production, le résultat de l'exploitation des masses par la classe dominante est le profit et l'accumulation du capital, l'accroissement des moyens de production possédés par la bourgeoisie et non principalement la jouissance directe personnelle de la classe dominante comme dans les modes antérieurs de production. D'où le développement formidable des forces productives matérielles. Cependant, le but qui est le profit privé entre, comme nous l'avons vu, en conflit de plus en plus avec la « mission historique » de l'accumulation capitaliste qui est de développer les forces productives matérielles et leur caractère collectif. De nos jours l'entreprise publique ainsi que les fonds publics doivent de plus en plus suppléer à l'accumulation privée défaillante pour permettre néanmoins des profits privés et une accumulation privée. De nos jours aussi, le gaspillage croissant des consommations parasites, tout particulièrement des consommations d'Etat comme les consommations d'armement, devient un moyen nécessaire de survie du système. Enfin, avec la socialisation des forces productives et le développement du rôle de la science dans la production,

qui intervient de plus en plus comme force productive directe, le développement de la productivité rend nécessaire un accroissement considérable de la consommation de toute la société et l'épanouissement des facultés des producteurs eux-mêmes. Cela est incompatible avec la structure capitaliste et avec le but déterminant du fonctionnement capitaliste, la plus-value et l'accumulation du capital. La structure capitaliste qui entrave de la sorte le progrès technique est condamnée à faire place au collectivisme.

La société collectiviste

La propriété collective des moyens de production permet l'utilisation consciente de la nécessité économique par la planification socialiste au lieu de la soumission plus ou moins complète et périodique aux lois aveugles de l'économie engendrées par l'anarchie de la propriété privée capitaliste. Elle permet de réduire le surtravail et de donner comme but déterminant à la société non pas l'accumulation des moyens de production matériels, mais la production de l'homme lui-même, le développement harmonieux de chaque individu, avec un rôle croissant des activités culturelles créatrices de chacun. D'ailleurs, avec les progrès extraordinaires de la productivité que promet l'automatisation, cette possibilité pratique, affirmée par Marx, de la réduction du travail consacré à la production des biens et de l'épanouissement de l'activité libre de chacun peut devenir bientôt une réalité, si le régime du profit capitaliste est abandonné. L'automatisation semble devoir rendre nécessaire la spécialisation de l'homme dans l'activité personnelle créatrice de type intellectuel.

Une page célèbre du « **Capital** » résume le principe même de la société collectiviste : « Le surtravail pour autant qu'il est un travail excédant le niveau des besoins donné a toujours existé. Dans le système capitaliste, comme dans le système esclavagiste, etc., il ne revêt qu'une forme antagoniste et se complète par l'oisiveté totale d'une partie de la société... C'est un des aspects civilisateurs du capital que la manière dont il extorque ce surtravail et les conditions dans lesquelles il le fait sont plus favorables au développement des forces productives, des rapports sociaux et à la création des éléments d'une structure nouvelle et supérieure que ne l'étaient les systèmes antérieurs de l'esclavage, du servage, etc. Cela permet d'une part d'atteindre une étape où disparaissent la contrainte et la monopolisation par une fraction de la société au détriment de l'autre, du progrès social (y compris ses avantages matériels et intellectuels). D'autre part, le surtravail crée les moyens matériels et le germe d'une situation qui, dans une forme plus élevée de la société, permettrait d'établir une corrélation entre ce travail et le temps consacré au travail matériel qui serait plus restreint. Car, suivant que la force productive du travail est plus ou moins développée, le surtravail peut être important pour une courte journée de travail (...). La qualité de valeur d'usage produite dans un temps donné, donc aussi pour un temps donné de surtravail, dépend également de la productivité du travail. La

richesse véritable de la société et la possibilité d'un élargissement ininterrompu de son procès de production ne dépendent donc pas de la durée du surtravail, mais de sa productivité... En fait, le royaume de la liberté commence seulement là où l'on cesse de travailler par nécessité et opportunité imposée de l'extérieur ; il se situe donc, par sa nature, au-delà de la sphère de production matérielle proprement dite. De même que l'homme primitif doit lutter contre la nature pour pourvoir à ses besoins, se maintenir en vie et se reproduire, l'homme civilisé est forcé, lui aussi, de le faire et de le faire quels que soient la structure de la société et le mode de la production. Avec son développement s'étend également le domaine de la nécessité naturelle, parce que les besoins augmentent ; mais en même temps s'élargissent les forces productives pour les satisfaire. En ce domaine, la seule liberté possible est que l'homme social, les producteurs associés règlent rationnellement leurs échanges avec la nature, qu'ils la contrôlent ensemble au lieu d'être dominés par sa puissance aveugle et qu'ils accomplissent ces échanges en dépensant le minimum de force dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine. Mais cette activité constituera toujours le royaume de la nécessité. C'est au-delà que commence le développement des forces humaines comme fin en soi, le véritable royaume de la liberté qui ne peut s'épanouir qu'en se fondant sur l'autre royaume, sur l'autre base, celle de la nécessité. La condition essentielle de cet épanouissement est la réduction de la journée de travail ». (L. III, t. 3, p. 198-199).

De la science à l'action pour le socialisme et le communisme.

Ce royaume de la liberté rendu possible par l'épanouissement de la société collectiviste, on peut l'appeler, l'idéal de la lutte des Communistes. Mais pour Marx cette phase de l'évolution de l'humanité est une nécessité inscrite dans les contradictions mêmes de la société capitaliste, telles que les découvre la science sociale. Le conflit fondamental et donc sa solution objective existent indépendamment de la conscience qu'en ont les hommes. Bien qu'héritier de l'idéal humaniste des socialistes utopiques et dirigeant très actif d'une organisation révolutionnaire, la Première Internationale, Marx pensait que tout idéal s'efface devant les exigences de l'objectivité scientifique et que la science sociale doit viser à rendre compte, par approximations successives, du mouvement historique effectif. Néanmoins, comme toute science, elle est mise au service des buts des hommes. C'est dans ce sens qu'Engels écrivait à Lafargue en 1884 : « Quand on est homme de science l'on n'a pas d'idéal, on élabore des résultats scientifiques, et quand on est homme de parti on combat pour les mettre en pratique. » (« **Correspondance Engels-Lafargue** », t. I, p 235). C'est là l'originalité essentielle du socialisme scientifique marxiste.

En effet, le développement historique nécessaire n'a rien d'un fatalisme. Si la nécessité du socialisme mûrit toujours plus, l'histoire des modes de production montre comment les classes

privilegiées s'accrochent à leurs privilèges et s'acharnent à les maintenir au prix de maints replâtrages, compromis ou luttes violentes, suivant les cas, en changeant les formes de leur domination, en utilisant la division des travailleurs et la mystification idéologique. Le capitalisme monopoliste d'Etat en est un bon exemple. C'est pourquoi Marx appelle à la lutte politique des masses autour du prolétariat contre les exploiters capitalistes. Cette lutte même a fait l'objet d'autres ouvrages de sa part. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà vu, les rapports sociaux de production entre les hommes ne peuvent être modifiés que par les luttes sociales historiques détruisant l'ancienne nécessité et en créant une nouvelle. Lénine écrivait dans son article : « Karl Marx » de 1914 : « Marx nous apparaît comme un révolutionnaire qui proclame la critique implacable de tout ce qui existe... et fait appel aux masses et au prolétariat ». Mais le prolétariat est lui-même produit et développé par le capitalisme. Et Lénine ajoutait : « Si Marx conclut à la transformation inévitable de la société capitaliste en société socialiste, c'est entièrement à partir des lois économiques du mouvement de la société moderne ».

Les indications directes sur le socialisme sont relativement peu nombreuses dans le « **Capital** », qui ne donne pas de recettes de cuisine. Elles sont faites, au passage, à propos de tel ou tel problème précis du capitalisme. Marx étudiera plus systématiquement la question du collectivisme en 1875, dans sa « **Critique du Programme de Gotha** » du Parti Socialiste allemand. Il y énonce la fameuse distinction entre premier stade du collectisme, que nous appelons actuellement socialisme, stade encore marqué par les stigmates du capitalisme et les limites de la civilisation bourgeoise, stade de transition, et le stade supérieur véritablement collectiviste que nous appelons communiste, qui n'est encore nulle part réalisé et qui correspond pleinement aux principes du collectivisme. Ces principes animent déjà, dans la mesure du possible, le premier stade de transition qui reste pourtant une économie marchande.

Toutefois, les analyses du « **Capital** » ont pu être utilisées dès la gestion et la planification socialistes, par exemple en Union Soviétique. C'est le cas en particulier des fameux schémas de la reproduction idéale du capitalisme contenus dans le livre 2 du « **Capital** » qu'une boutade a été jusqu'à caractériser comme une sorte de manuel théorique de planification (1).

CONCLUSION

Cet exposé faisant partie d'un cours général sur l'histoire de la pensée scientifique, je voudrais conclure en insistant sur la leçon d'esprit scientifique que nous donne le *Capital*, œuvre maîtresse du socialisme scientifique.

1. Cette leçon, elle nous est donnée, en premier lieu, au niveau de l'objectivité de la science qui part de la réalité pratique pour retourner à elle et la transformer. La théorie économique marxiste ne dépasse les conflits quotidiens que pour revenir à eux, en leur donnant la conscience de la portée véritable

1. Par contre les analyses du livre III et notamment celle de l'autorégulation du progrès de la société capitaliste, menacé par l'élévation de la productivité, esquissée dans la théorie de la suraccumulation, n'ont pas encore été utilisées à notre connaissance, bien que les problèmes correspondants soient actuellement posés. (Note 1968).

des luttes. Cette objectivité dialectique et matérialiste a un double aspect.

D'une part, la réalité économique apparaît comme évidemment formée par les luttes et les actions concrètes des hommes pour améliorer leur sort. Mais il convient de dépasser la surface de ces conflits. La théorie économique marxiste pénètre, de façon conceptuelle, jusqu'à leur essence contradictoire. Ainsi, au-delà des apparences de libre-arbitre et des solutions illusoire d'affranchissement, elle recherche la nécessité objective et les racines matérielles des luttes sociales et politiques.

D'autre part, rechercher les racines objectives des conflits ce n'est nullement diminuer le rôle du subjectif et de l'action dans les luttes pratiques. Au-delà des apparences d'éternité ou de fatalité, au-delà du fétichisme de la conscience académique, qui tend à laisser les hommes prisonniers de leurs propres créations, la théorie pleinement objective et donc révolutionnaire, étudiant la nécessité des conflits et de leur évolution, inclut l'étude de la solution également nécessaire de la nécessité du changement.

D'ailleurs, les initiatives des masses et de leurs organisations font partie de l'objet étudié. La théorie marxiste véritable ne pose pas de façon doctrinaire les solutions. Elle les découvre avec l'évolution pratique de son objet, avec les luttes réelles des masses et du prolétariat. Ainsi, armant la lutte révolutionnaire de la conscience scientifique du conflit effectif des classes et de ses tendances, elle peut donner à la liberté historique des masses et des individus sa plus grande efficacité.

2. Cette leçon d'esprit scientifique, elle nous est donnée à un **deuxième niveau** sur lequel je veux insister, celui de la prudence et de la **modestie de la recherche**, qui sont les fondements de l'**audace novatrice véritable**.

Le « **Capital** » est doublement daté et limité, en tant qu'ouvrage d'une époque historique bornée par la vie de Marx, daté et limité en tant que moment d'une recherche interrompue par la mort de Marx. Certes, toute œuvre est datée et relative. Mais le caractère profondément scientifique du « **Capital** » résulte du fait qu'il se sait et se veut daté, limité, relatif. Nous l'avons vu avec le changement du plan primitif de la « **Contribution à la Critique de l'Economie politique** » et la mise hors du plan du « **Capital** », d'une bonne partie de cet objet primitif. S'il s'agit précisément de problèmes qui sont très actuels aujourd'hui, comme par exemple ceux de l'Etat et des classes improductives, c'est que, sans doute, l'évolution de la société et de la pensée n'était pas assez avancée pour les dominer. Il faut souligner ce caractère essentiellement antidogmatique du « **Capital** » qui se veut un moment de la recherche et non une somme définitive, comme on l'a cru parfois. Loin de barrer la route à la recherche ultérieure, il appelle explicitement à le dépasser. Le matérialisme dialectique donnait ainsi son sens et sa véritable portée à cet enseignement de Hegel : « Le but à atteindre », écrivait Hegel dans la « **Phénoménologie de l'Esprit** », « est la pénétration de l'esprit dans ce qu'est le savoir. L'impatience prétend à l'impossible, c'est-

à-dire à l'obtention du but sans les moyens. D'un côté, il faut supporter la longueur du chemin car chaque moment est nécessaire. De l'autre, il faut s'arrêter à chaque moment et séjourner en lui, car chacun est lui-même une figure d'une totalité indivisible. »

Cependant, ce dépassement du « **Capital** », auquel Marx appelle lui-même, et qu'impose l'évolution de notre temps, ne peut se faire qu'en respectant tout son acquis scientifique. Il faut nier cet acquis, mais pour le conserver en l'intégrant dans une conception plus riche, plus vaste et non pas pour le rejeter, de façon révisionniste, sous la pression des apparences nouvelles.

Tout le progrès de la science est constitué par ce double mouvement de dépassement, de nouveauté, qui nie, tout en le conservant l'acquis antérieur. Comme l'écrit Bachelard dans le « **Rationalisme appliqué** », à propos de la physique contemporaine, la science dès qu'elle est constituée, ne comporte pas de régression, le rationalisme appliqué — c'est-à-dire, au fond, la dialectique matérialiste de la recherche scientifique — « travaille dans une zone où les preuves sont des progrès et le progrès une preuve ». Mais « comprendre un phénomène nouveau, ce n'est pas simplement l'adjoindre à un savoir acquis, c'est réorganiser les principes mêmes du savoir de manière à ce que les principes prennent assez de lumière pour qu'on puisse dire : on aurait dû prévoir ce que nous venons de voir ».

Ainsi, la nouveauté révolutionnaire du marxisme a respecté l'acquis scientifique de l'économie politique classique ou de la critique socialiste et l'a fait progresser de la façon la plus féconde. Au contraire, l'économie académique, avec notamment les théories marginalistes de la valeur-utilité a tendu à jeter par dessus bord l'acquis scientifique de l'économie politique classique elle-même, pour pouvoir refuser son développement marxiste. D'autre part, cette conservation de l'acquis antérieur suppose son dépassement nécessaire, son intégration dans un ensemble nouveau. C'est ce qu'effectue le dépassement par le marxisme des limites apologétiques, de l'insuffisance dialectique sociologique et historique de l'économie classique, avec la remise en cause des principes mêmes de l'économie politique classique sur la base des propres acquisitions de l'économie classique. Au contraire, l'économie académique régnante, malgré ses efforts récents, éprouve toujours les plus grandes difficultés à dépasser ces limites (1).

Par rapport à la théorie économique académique, le « **Capital** », qui date de près d'un siècle, représente encore, pour l'essentiel, une nouveauté tout à fait révolutionnaire (2).

C'est pourquoi de plus en plus la jeunesse se tourne vers la théorie économique marxiste et celle-ci commence à pénétrer en France dans l'Université et dans la Recherche. Le spectre de l'économie marxiste hante de plus en plus la conscience académique. La génération montante s'élève de plus en plus dans le climat du marxisme.

1. Les théories post-kéné-siennes de la croissance, par exemple, tout en étant influencées par certains instruments d'analyse du « **Capital** », se condamnent à nier à tout prix les contradictions les plus profondes, inéluctables, du capitalisme. (Note 1968).

2. Il représente la même nouveauté révolutionnaire par rapport à une certaine économie marxiste « vulgaire ».

En même temps, les recherches en cours, aussi bien sur le capitalisme monopoliste d'Etat que sur la gestion de l'économie socialiste, brisent avec l'attitude dogmatique concernant le « **Capital** ». Les économistes marxistes s'efforcent de plus en plus de dépasser les répétitions grossièrement simplifiées du « **Capital** ». Certes, au lieu de céder au positivisme éclectique et à toutes les nuances du révisionisme, ils doivent redécouvrir le « **Capital** », l'**interpréter** avec une rigueur et une finesse nouvelles, mais comme un **processus** inachevé stimulant les recherches contemporaines. Ils ne peuvent comprendre le « **Capital** » de façon vraiment théorique et l'utiliser scientifiquement qu'en le continuant, en le **transformant** à la lumière de la pratique nouvelle et de sa réflexion dialectique. La science économique et sociale marxiste n'est plus seulement derrière nous. Elle est aussi devant nous. Elle continue à se créer en répondant aux besoins théoriques nouveaux des luttes révolutionnaires.